

M.M.-Jocelyne FERNANDEZ-VEST

Morphogenèse orale du sens : de l'espace des langues aux objets de discours

Oral morphogenesis of meaning : from space in languages to discourse objects

Abstract : Oral languages, already known to reveal significant properties of human language, are here connected to the problematics of relations between language and cognition. A strong hypothesis, the orality motivation, is partially verified through observing the linguistic changes that occur when an oral language is written. The necessary contextualization of oral languages is the starting point of a demonstration which relies upon two pairs of linguistic and cognitive operations (localizing / thematizing vs. identifying / categorizing) to show how a speaker selects and organizes reference points in discourse. The two main intentional uses of space in speech (how to argue and naturalize one's discourse) are related to the diversity of languages (more or less localizing, — e.g. Finno-ugric vs. French) and contexts. Some differences between spoken and written language illustrate the notions of system and process, as well as the pragmatic use of anthropophoric markers (e.g. the locative vs. transitive constructions). A constructivist position is finally stated : the analysis of impromptu speech provides, together with the step by step progresses of thought, some access to the cognitive processes that underlie the construction of meaning. Discourse invariants should also be in the center of an investigation devoted to the evolution of languages, for instance through their chains of grammaticalization. An important link of these progression chains are precisely the discourse particles, often borrowed from the demotivated lexicon of spatial deixis.

Sommaire : I. Oralité, espace, temps. I.1. Les leçons de l'oralité. I.2. Une hypothèse forte : la « motivation d'oralité ». I.3. Changement linguistique et démotivation. II. De l'espace au discours. II.1. Catégoriser le monde. II.1.1. L'égophore primaire. II.1.2. L'enjeu de l'«ici». II.2. Thématiser le monde. II.2.1. De l'espace au thème. II.2.2. Argumenter l'espace. III. Diversité des langues et des contextes. III.1. Langues spatialisantes. III.1.1. Espace de culture : l'exemple same. III.1.2. Espace de structure : l'exemple finnois. III.2. Langues thématiques. III.2.1. Le niveau énonciatif. III.2.2. Ruptures et intégration thématique. III.2.3. Procédés de modulation. IV. Systèmes et processus. IV.1. Les

interlangues révélatrices. IV.2. Le système anthropophorique et sa mise en discours. IV.3. Oralité et écriture. IV.3.1. L'écrit oralisé. IV.3.2. L'oral rédigé. IV.4. La dynamique spatiale du discours. IV.4.1. Discours et mouvement : a) Mouvement fictif incarné, b) Mouvement fictif métaphorisé. IV.4.2. Discours et métaphore. V. Cognition et/ou. construction.

I. ORALITE, ESPACE, TEMPS

I.1. Les leçons de l'oralité

Révélatrices, les langues orales le sont à plus d'un titre. Convaincue de la fertilisation nécessaire des méthodes inductives et déductives, ainsi que de l'appartenance de la linguistique aux sciences naturelles et cognitives à la fois, nous nous refusons à un cantonnement étroit et stérile dans l'une des deux branches aujourd'hui fréquemment opposées — la linguistique théorique vs. linguistique de terrain. Pour nous, la linguistique du XXI^e siècle ne pourra être qu'une linguistique théorique orientée et ré-orientée sans relâche par l'observation de données en contexte et en situation de communication (cf. Fernandez-Vest, 1994a, Hagège, 1994a). La « révélation » des langues à tradition exclusivement ou principalement orale quant à des propriétés significatives du langage humain sera ici mise en rapport, non pas tant, comme il pourrait être plus largement justifié, avec un objectif de typologie des langues du monde¹ qu'avec la problématique soulevée par le thème central du présent dossier, c'est-à-dire les tendances universelles de la communication orale qui pourraient être attribuées à des processus cognitifs sous-jacents, tendances tamisées, voire obscurcies, par les systèmes linguistiques individuels, ancrés dans des environnements et des cultures spécifiques. Nous ne prétendons évidemment pas régler en quelques pages un problème éminemment complexe, dont l'enjeu n'est rien moins que le statut, voire l'avenir, d'une science *sociale et humaine*, au sein d'une mouvance scientifique aux contours mal délimités. Nous nous contenterons de l'éclairer sous un angle d'approche très ciblé : que manifeste de particulier la communication orale, pas ou peu normée, qui puisse être rapporté à des mécanismes ou à des besoins fondamentaux de l'esprit humain ?

I.2. Une hypothèse forte : la « motivation d'oralité »

L'observation, durant trois décennies, de langues génétiquement « exotiques » en ce qu'elle ne sont pas indo-européennes, mais culturellement « mixtes », voire banalisées par leur ancrage plurimillénaire en milieu européen — les langues finno-ougriennes du Nord de l'Europe — ne nous a pas portée, comme c'est souvent le cas en l'occurrence, vers

¹ Cf. [Revealing languages] «Largely by virtue of their atypical character, such languages are likely to show explicit correlations between structures seemingly unrelated in most other systems, and thus to reveal significant properties of human language, and indicate the limits beyond which no grammar can go. It will appear that several among the languages drawn upon in the present book are revealing languages.» (Hagège, 1993, Introduction, pp. 3-4).

une description de plus en plus minutieuse des différentes variantes des langues en question, description consistant par exemple à accumuler les « faits de langue » aux différents niveaux de l'analyse linguistique (phonologie, morphologie, syntaxe ...). Nous étions, il est vrai, à la différence de certains chercheurs qui œuvrent dans des régions extra-européennes, « encouragée » dans ce manque d'intérêt pour une documentation cumulative par l'action systématique menée par les chercheurs locaux / nationaux des régions considérées². Toujours est-il que notre regard s'est porté précocement, de façon privilégiée, sur la configuration spécifique de la langue la plus incontestablement *orale* du groupe, la langue same, et ce qu'elle manifeste de motivation.

Les traits de la langue susceptibles d'être attribués à une motivation d'oralité se regroupent sous trois rubriques.

- Le phonosymbolisme : voir le rôle joué dans le chant traditionnel par les « syllabes vides » (Fernandez (éd.), 1985).
- Le morphosymbolisme : reprise intégrale de syllabes ou de mots (*gulul gulul* « peu à peu ») ou succession irréversible de polynômes obéissant à la Loi de Grammont³ (*duoppil dáppil* « de différents côtés», litt. « de là d'ici »).
- La polysémie : voir l'exemple de *dat* (orthographe commune), qui peut être soit adjectif/pronom déictique (nom. sing., duel ou pluriel), soit pronom personnel (3e pers. sing. ou pluriel), soit particule thématique.

Considérant que, constitutive de l'acte de parole (jusque dans ses expansions monologiques), l'interlocution ne peut se réduire à la mise en œuvre de deux courants alternatifs égophoriques, nous avons aussi attribué au système fondamental de la *duophore* certaines caractéristiques de la langue telles l'existence d'un duel et la richesse spatio-temporelle⁴.

L'intérêt de l'oral et celui des différences d'usage codifiées dans les sociétés à tradition orale ont été soulignés par les chercheurs dès les premiers temps de la linguistique moderne, puis une controverse s'est fait jour quant aux implications — positives ou négatives — du passage à l'écriture. L'écriture favorise, avec l'extension de la capacité mémorielle, la

² Encore que le pragmatisme démocratique sur lequel reposent les activités de planification linguistique dans l'aire fenno-scandinave ne se reflète guère dans les priorités de la recherche consacrée aux langues autochtones minoritaires (voir Fernandez, 1987, pp. 36-38).

³ Cf. Hagège, 1982, p. 26.

⁴ Les conventions du *duo* auxquelles l'interlocution fait appel contredisent ainsi nettement la tradition monologique d'analyse encore aujourd'hui dominante en linguistique. Cf. Chap. «Système de la langue et motivation d'oralité», Fernandez, 1987, pp. 217-300, et III. *infra*.

transmission décontextualisée des connaissances, décontextualisation qui serait à l'origine du développement de l'esprit critique et de la pensée philosophique. Ceux qui contestent cette hypothèse font valoir que la recherche de l'objectivité (sous contrôle communautaire) est, dans la tradition orale, une notion centrale. À l'inverse, les textes religieux que seule une minorité d'initiés est, dans leur version écrite, habilitée à interpréter, seront cités comme contre-exemples d'une objectivité accrue. Aucune civilisation ne peut du reste prétendre être exclusivement « écrite » : la pratique de l'oral subsiste parallèlement à celle de l'écrit, dans les communautés rurales d'Europe par exemple, et certains groupes sociaux (« défavorisés ») restent ignorants de la lecture et de l'écriture. Si l'écrit n'est pas une simple variante de l'oral, on ne saurait conclure à sa supériorité culturelle indépendamment de circonstances historiques et sociales.⁵ Tout linguiste averti devrait s'imposer une méfiance extrême vis-à-vis du « préjugé de l'écrit »⁶, or l'écrit, reconnu comme « secondaire », n'en continue pas moins de faire figure d'étalon par rapport auquel l'oral est jugé fragmentaire / pauvre / incorrect. Et dans les civilisations « neuves », les critères de sélection des informateurs, analphabètes répondant aux exigences — compétence mémorielle et performance rhétorique — des civilisations de l'écrit / voire de l'élite intellectuelle, excluent *de facto* le recueil d'une parole « ordinaire ». Pourtant les différences entre langue parlée (dialectale, évolutive) et langue écrite (normée, conservatrice) sont aujourd'hui, grâce aux progrès des techniques d'enregistrement et à l'inflexion holistique de la linguistique moderne, déjà bien documentées. Des caractéristiques de l'échange oral (une forte redondance nécessaire au décodage, une construction improvisée, qu'impose à la parole naturelle l'absence du temps de planification), nous retiendrons, avec la dépendance situationnelle de l'échange oral, conséquence de la co-présence des interlocuteurs, la *contextualisation* inévitable des langues orales, comme définitoire (Fernandez, 1994a, pp. 118-119).

I.3. Changement linguistique et démotivation

Le riche appareil morphologique de « nos » langues finno-ougriennes s'appuie sur une présence forte de l'espace dans la langue et le discours. Certes, et nous y reviendrons (en III.). Que cette tendance nette à spécifier l'espace puisse aussi être mise en rapport avec la « motivation d'oralité » ci-dessus évoquée, c'est l'un des éléments de vérification de notre hypothèse. Il nous est fourni par les conditions d'observation — exceptionnelles en Europe et rares dans le monde — d'une réalité

⁵ Cf. Goody, 1977 ; Street, 1984.

⁶ Cf. Linell, 1982 ; Ong, 1985.

linguistique en mutation : le passage de l'oral à l'écrit dans la communauté same. Si l'on peut considérer en effet la langue same comme un prototype de langue orale, force est de constater que l'accession récente de la langue à l'écrit (1979-), qui implique une relation nouvelle des locuteurs à leur identité et à leur langue, s'accompagne du déclin graduel de certaines catégories grammaticales et sémantiques. Au premier rang des catégories qui tendent à perdre de leur fonctionnalité dans la langue, on trouve précisément celles que nous rapportions ci-dessus à la motivation d'oralité, les déictiques spatio-temporels et les particules énonciatives. L'appauvrissement constant de ces catégories s'explique par la réduction des champs sémantiques qu'elles connotaient (voir Fernandez-Vest 1993, 1994c), sans que soit remise en cause leur relation symbiotique à l'oralité.

II. DEL'ESPACE AU DISCOURS

II.1. Catégoriser le monde

Du fait même de sa dépendance situationnelle et contextuelle, la parole humaine est ancrée dans l'espace concret de son énonciation : aussi la mise en discours de l'espace traduit-elle, plus que la simple réalisation d'un objet, une modalité de saisie du monde, un mode de catégorisation du monde par la langue et la parole. À l'encontre d'un déterminisme physico-biologique des expressions de localisation, on pourrait citer de nombreux travaux relativistes, notamment ceux des anthropologues qui s'attachent au rapport entre des formes linguistiques et une conceptualisation du monde culturellement spécifique (cf. Haviland & Levinson (éds.), 1994).

II.1. 1. L'égophore primaire

Pour ne reprendre que la plus « simple » des deixis définie par la typologie de l'origo de Bühler (1934)⁷, la *demonstratio ad oculos*, c'est-à-dire celle des deixis où l'*origo* coïncide avec le lieu de l'énonciation, la stabilité de l'ici, qui contraste avec les efforts constants que doit déployer l'énonciateur pour fixer les limites d'un « là-bas » migrateur, sera analysée dans un extrait de récit en langue same, langue dans laquelle une opposition à quatre degrés (« ici » vs. « là » ternaire) est d'ordinaire reconnue :

dát « celui-ci » (proche du locuteur)

diet « celui-là » (proche de l'allocutaire)

duot « celui-là là-bas » (encore visible)

⁷ *Origo* : le point à partir duquel sont calculées, sur la base des trois termes « je - ici - maintenant », les coordonnées déictiques.

dot « celui-là au loin » (non visible) (Fernandez 1987, pp. 244-246).

Cette anecdote, qui se situe au cours de la première guerre mondiale en Laponie, est rapportée par un vieillard, conteur local qui fut l'un des acteurs principaux des événements rapportés. À la différence d'autres discours de nos corpus sames, celui-ci est de type narratif plus que dialogique ; les questions (de l'ethnolinguiste étranger) sont pour ce narrateur, par lui-même prolixes, le support mémoriel et les canalisateurs du récit. Le répondeur déploie une activité très supérieure à celle des enquêtés ordinaires, et devient, dès la deuxième réplique, le locuteur principal. Les étapes d'une chasse à l'homme organisée durant la première guerre mondiale par des fermiers-pêcheurs de la vallée du Deatnu (fleuve-frontière entre Laponie finlandaise et norvégienne) constituent la trame du récit. Le point de départ et le point d'arrivée de l'expédition sont identiques : une ferme au bord du fleuve. Le point de repère général de l'aventure rapportée sera donc le fleuve, rares sont les indications spatiales totalement coupées de l'axe fluvial. Parmi celles-ci, on note l'opposition initiale (§1) entre « ici en Laponie » et « là-bas en Finlande », opposition opérée grâce aux adverbes déictiques *dáppe* et *doppe* : à la distinction géographique, motivée par une distance lointaine, correspond une différence « nationale » subjective (légalement, la deuxième région, la Finlande, est en fait inclusive de la première) qui, située dans l'époque (historique), a d'autres implications : ici on était « en paix » (*ráfi-s*), là-bas « en guerre » (*soaĒi-s*)⁸. Avec l'introduction (§2) de ce qui servira de détonateur à l'événement — une rumeur sur les mouvements incontrôlés de gardes-rouges à partir de la frontière russe —, le microcosme du « ici-maintenant » de l'énonciation, microcosme transféré temporellement par le récit, semble rétrécir brusquement.

[4. Pourtant / avec le temps / l'inquiétude a commencé ici aussi ?]⁹

⁸ Du point de vue interlocutif, on constate qu'il n'y a pas identité totale entre les points de repère géographico-conceptuels des deux partenaires. S'il y a bien coïncidence entre leurs « ici » respectifs, en revanche l'ethnolinguiste ne reprend pas à son compte la localisation subjective du locuteur same : il substitue au « là-bas en Finlande » de SA (*doppe Suomas*) une question sur « en d'autres endroits de Finlande » (*eará báikkiin Suomas*) qui restaure la Laponie dans son appartenance officielle au territoire étatique.

⁹ Pour le détail des conventions de transcription, compromis entre oral (segmentation interne des énoncés /) et écrit (majuscules initiales, ponctuation finale correspondant à une intonation terminative), voir Fernandez, 1987, pp. 78-81, 1994a, pp. 47-51. Deux types fonctionnels de pauses sont distingués : pause longue (...., le plus souvent hésitation), pause brève (... le plus souvent autocorrection). L'enchaînement rapide des

— (SA) *Na joo mihan logaimet áviissain dat ledje mannan dohko mehčiiĒe ja / oassi manne / go dat geasui dat birgejedje meahcis ja dat oassi manne Ruo\$sa beallai doppe davas manne bohte davas Suoma ja muhtimat Ruo\$sa beallai manne ja / ja fas bohte go geasui bohte fas Suoma beallaiges. => Sáhtte boahtan.*

— Eh bien oui nous lisions dans les journaux [que] ils étaient allés là-bas dans la toundra et / une partie allait / quand c'était l'été ils se débrouillaient dans la toundra et cette partie allait du côté russe là-bas vers le nord allait venait dans le nord de la Finlande et quelques uns allaient du côté de la Russie et / et de nouveau venaient quand c'était l'été venaient de nouveau du côté finlandais. => Ça leur arrivait de venir.

Au fur et à mesure que le danger est censé se rapprocher, le « noyau (spatial) dur » du récit, l'aire d'occupation de la collectivité locale, est réduit à ses justes limites : le domaine du « là-bas très loin » (*doppe*) n'est plus situé vaguement « en Finlande », mais dans un rayon de quelques centaines de kilomètres au sud (la paroisse de SoaĒegilli ; la commune same d'Anar, où les fuyards ont été vus) et à l'est (la frontière russe).

Ja álggii dáppe beaggit ahte / Anaris lea oidnostallan ja / dakkar amas olbmot / maid i dovdda gige. => Ja doppe lea olu jávkan (...) ja mi navddiimet ahte dat lea punakaartila\$cat ahte eai eai dat báikegotte sápmela\$cat eai leat dan bargan ovdal.

Et puis commença à courir le bruit que / à Anar on avait vu et / des gens inconnus / que personne ne connaît. => Et là-bas il y a beaucoup de choses qui ont disparu (...) et nous croyions que c'étaient des Gardes-Rouges parce que les Sames du cru n'ont jamais fait ça avant.

Le centre d'observation, « ici », s'anime avec la mention de ses composantes humaines, les « gens du pays » puis « les [gens] de cette extrémité » : *dán/gea\$z/e/t*, syntème formé du démonstratif (proche) et du pluriel du substantif *geah\$ci* « bout, extrémité ». ¹⁰

énoncés est marqué par =>. Le soulignement en pointillé signale les énoncés concomitants.

¹⁰ Ce syntème a son équivalent exact dans les dialectes finnois du nord (*tämä/n perä/n ihmise/t*, ce/de extrémité/de gens, c'est-à-dire « Les gens de par ici »), mais une même combinaison d'éléments peut donner en same des sens différents. Ainsi le syntème *don/gea\$z/e/t* ne désigne pas les gens de « l'extrémité » la plus éloignée, mais au contraire les « voisins les plus proches » (des deux côtés) : dans une communauté villageoise, le point de référence est l'habitation de l'énonciateur. Cette

*Ja de / dángea\$zet dat álge ballat go i i ? duon / geassit go veaig ..
veiggoÈedje ijat ahte / dat ballagohte dáppege ahte / dat SÁHTTET
boahitit deikege ja / ja*

Et alors / les gens d'ici ils ont commencé à avoir peur puisque ils ne ils ne
....? bon / l'été quand les nuits devenaient sombres / ils commençaient à avoir
peur ici aussi que / ils peuvent venir jusqu'ici aussi et / et

En résumé, dans un premier temps, le seul point fixe du récit est son
centre géographique et ethnique :

«ici en Laponie » + « nous les gens du coin».

L'univers extérieur se déplace au gré des besoins narratifs, ce qui peut se
visualiser comme suit :

valeur de voisinage («l'extrémité de mon terrain» se retrouve également dans le
syntagme postpositionnel /génitif + *geah\$ce-n*(essif)/ «chez», ex. *don geah\$ce-n*
«chez le voisin le plus proche», *min geah\$ce-n* «chez nous».

Cette durable fixité de l'« ici » semblerait témoigner en faveur du caractère égocentré de l'énonciation. À l'encontre de cette interprétation, on fera remarquer :

- 1) Il est normal que prime le repérage egophorique dans un discours à dominante autobiographique.
- 2) La netteté formelle de la visée egophorique est aussi fonction de la personnalité de l'énonciateur. L'adhésion forte et consciente du narrateur à son point d'ancrage permanent (coïncidence entre l'« ici » du récit et celui du discours) se manifeste chez SA par des choix lexicaux et des autocorrections, qui témoignent aussi d'une compétence métalinguistique : voir l'ajustement de « aller » en « venir », finalement dissociés en « aller + venir » dans « [les gardes-rouges] allaient (*manne*) en Russie (...) ... venaient (*bohte*) dans le nord de la Finlande (...) certains allaient en Russie et venaient en Finlande l'été » (§ 4).
- 3) Le *dáppe* local n'exprime pas automatiquement, d'un bout à l'autre du récit, l'identification exclusive du locuteur avec sa sphère personnelle : de ce point de vue-là, l'examen comparé des parties relevant du récit / vs. du commentaire est éclairant. Seul le récit entraîne cette identification historique qui, logiquement, exclut l'allocutaire.
- 4) L'exclusion de l'allocutaire n'est pas elle-même totalement probante, puisqu'il est personnellement étranger à la communauté locale : sans attendre que le répondeur soit amené par son récit à se démarquer, lui et les siens (en l'occurrence les Sames de cette partie de la vallée), le questionneur s'est spontanément exclu, notamment par ses localisations « objectives » (cf. Note 8 *supra*), de la sphère du locuteur same.

On notera en outre que dans le récit de SA, l'empathie d'ego s'affirme comme résolument collective : « nous » (*mi*, pluriel) dès le premier paragraphe, puis « nous deux » (*moai*, duel) à partir du paragraphe 4. Cette identification, dont le choix est limité par la nécessaire coïncidence entre le « je » du récit et le(s) protagoniste(s) de l'événement relaté, n'implique nullement la nécessité universelle d'un egocentrage dans l'énonciation : elle souligne tout au plus combien le discours monologique est proche de l'énonciation écrite¹¹.

II.1. 2. L'enjeu de l'« ici »

L'« ici » peut ne pas s'opposer formellement à une variété de gradations de la distance à l'ego : en français, comme dans beaucoup de langues européennes, il se distingue avant tout du « là(-bas) ». C'est dans cette langue, morphologiquement peu spatialisante, que nous prendrons l'exemple d'un extrait de dialogue : le lieu de l'énonciation se confond ici aussi avec le lieu du récit, il est identifié implicitement dès la question initiale qui interroge sur l'identité de celui qui « vient » :

— (F1) *Alors qui c'est qui vient vous voir tous les jours ?*

— (F2) *Eh bé ils changent.*

— (F1) *Ah bon.*

Hors contexte, le décodage de cet échange n'est pas univoque. La personne interrogée est pensionnaire d'un hospice de vieillards, elle a accueilli avec émotion la visite inattendue d'une amie de jeunesse : *tous les jours* n'est pas à prendre dans le sens de « chaque jour » mais dans le sens de « d'ordinaire, d'habitude »¹². Cette question sur les visiteurs habituels va recevoir une réponse précise qui distribue dans le temps l'identité et le rôle des différents visiteurs :

— (F2) *Bien souvent / le lundi / c'est Ginette. Le mardi / c'est Francis. Un de mes petits-fils. De chez mon fils. Il n'oublie pas hé. (— Ah non !) Depuis que je suis là / ça fait trois ans / i'vient tous les mardis. I' me porte Jours de France. (— Points de vue ?) Points de vue. Le mardi i' vient. I' n'oublie pas. Quand i'peut pas venir / i' téléphone pour me dire qu'il y a un empêchement ou pour pas que je m'embête. Le jeudi / ...*

Il est remarquable que la dimension temporelle se substitue automatiquement à la dimension spatiale dans le repérage initial des

¹¹ Du moins du texte écrit à destinataire faiblement identifié — ce qui n'est pas le cas par exemple d'une lettre intime.

¹² Ce dialogue est extrait de notre corpus de français régional du Sud-Ouest ; on comparera avec l'expression «mettre [un vêtement] tous les jours», c'est-à-dire «porter en temps ordinaire».

énoncés principaux — dont la séquence est brouillée par l'insertion d'énoncés explicatifs (*Un de mes petits-fils*) ou de commentaire (*Il n'oublie pas hé.*). Mais le mouvement en direction de l'ici de l'énonciateur, manifesté linguistiquement par le verbe « venir » qui est au début inféré (*C'est Ginette*, sous-entendu *qui vient*), fait une réapparition explicite à intervalles réguliers : *i'vient*, *i'peut pas venir*. Que ce mouvement vers l'énonciateur isolé et reclus soit l'hyperthème, à forte charge symbolique, du dialogue est confirmé par la réplique suivante à une nouvelle question :

— (F1) *Le mercredi y a personne ?*

— (F2) *Ginette revient. Mais le jeudi / elle est venue hier. Jacques est venu mercredi / et Ginette jeudi.*

— (F1) *Voilà !*

Enfin, actualisation ultime, le retour à *aujourd'hui* et à la situation de *surprise* qui avait suscité la question initiale :

— (F2) *Et aujourd'hui alors ? je comptais peut-être sur Jacques et Jeannette / mais c'est VOUS qui êtes venus.*

— (F1) *Ah une surprise ! (rit)*

Outre la situation d'énonciation egocentrée du fait de l'enjeu majeur que représente pour l'énonciateur la venue vers ici / moi, cette organisation discursive des multiples combinaisons de la triade /Actant - verbe de mouvement - circonstant temporel/ met en valeur la conjonction fréquente entre repère spatial et repère énonciatif, soit localisateur (ici directionnel) et thème : « venir ». Le *qui vient*, thème de la question, n'est plus que post-rhème dans la 1ère réponse, (*C'est G. qui vient*), il devient partie intégrante du bloc rhématique après un circonstancier long (*Depuis que ---- trois ans*), puis de nouveau post-rhème à morphologie variable dans plusieurs énoncés. À ces rôles énonciatifs différents du localisateur correspondent trois intonations distinctes : Th $\bar{\text{Rh}}$ \rightarrow Mnémème \rightarrow (voir II.2. infra).

II.2. Thématiser le monde

II.2. 1. De l'espace au thème

Bien que la plupart des approches existantes portent sur la référence spatiale dans le système de la langue (Wunderlich, 1981, Levinson, 1992), la mise en rapport de la dynamique discursive avec l'espace nous semble être une piste à suivre pour éviter une spéculation galopante et le foisonnement incontrôlé des définitions quant à la thématisation/topicalisation. Les différences caractéristiques entre « forme » et « fond » (voir Herskovits, 1986 ; Langacker, 1990 ; Talmy, 1983 ; Vandeloise, 1986) recouvrent en partie celles discutées à propos de la notion de « *topic* » : dans le cas de la localisation comme dans celui de la thématisation, l'objet à repérer est nouveau, par rapport à l'objet qui le repère, supposé connu (Fillmore, 1983 ; Klein, 1990 ; Stutterheim, 1990). Cette notion de *topic*, qui a l'intérêt heuristique de poser la question du lien entre syntaxe, sémantique, pragmatique, trouve son plein emploi dans une approche discursive : l'organisation thématique manifeste les traces du discours en train de se faire, les procédures par lesquelles le discours affronte et dépasse les obstacles (construction sur un espace interlocutif mouvant, ajustement interactif)¹³. Le concept de « conscience » du constructeur (de langue ou de discours), qui se trouve au cœur d'un débat actuel dans les Sciences cognitives (cf. Hagège, 1994b), permet de reformuler la problématique informationnelle, et de lier les traces de processus cognitifs entraînant une discontinuité dans le flux discursif proportionnelle aux contraintes mémorielles et aux coûts cognitifs (Givon, 1987 ; Mondada, 1994, pp. 62 sq.). Nous avons, dans un premier temps, écarté les propriétés définitoires de « donné » et « nouveau » comme ne rendant pas suffisamment compte de l'activité sélective qui préside à l'organisation stratégique de l'énoncé — encore que l'on ne puisse nier la fréquente corrélation qui existe entre Th / donné d'une part, Rh / nouveau de l'autre. Rappelons en effet les principes de base sur lesquels nous avons fondé jusqu'ici notre analyse en constituants énonciatifs.

1) De la triple organisation de l'énoncé adoptée par des théoriciens divers (Peirce, Daneš, Hagège ...), nous retenons comme prioritaires les niveaux 1. Niveau énonciatif (dit aussi de « sémantique en action ») et 2. Niveau morphosyntaxique. Au niveau 1. s'exercent des tendances universelles (celles qu'a bien mises en valeur récemment la pragmatique),

¹³ Voir notre atelier « Construction orale du sens : contexte et particules énonciatives », dans le cadre de l'École d'Été de l'Association pour la Recherche Cognitive (*Le rôle du contexte et de la situation dans la cognition*, Bonas, 9-23.VII.1995).

au niveau 2 s'exercent des contraintes spécifiques aux langues. S'il existe une certaine supériorité hiérarchique (et chronologique dans la production du discours) du premier sur le deuxième niveau, c'est en fin de compte d'une *co-détermination par les deux niveaux que résulte le sens*.

2) La stratégie énonciative choisie repose sur trois critères : 1. l'intention communicative de l'énonciateur, 2. son identification sélective des données pertinentes, 3. les hypothèses que différents indices et/ou connaissances antérieurs l'amènent à poser quant aux dispositions mentales de l'énonciataire.

3) Des définitions les plus généralement adoptées du couple thème (Th) et rhème, (Rh), celle qui les assimile à la terminologie classique de sujet et prédicat « logiques » nous semble la plus pertinente : le Th correspond à « ce dont on parle », le Rh à « ce qu'on en dit ».

Pour ce qui est de la structure de base de l'énoncé, un seul constituant, à fonction de rhème au niveau énonciatif, est nécessaire pour former un énoncé communicatif (minimal). Marqué par une intonation spécifique, descendante en français, il correspond souvent au prédicat du niveau morphosyntaxique : son exemple prototypique est une Réponse brève. Au-delà de l'énoncé minimal, la structure de l'énoncé simple peut être binaire, c'est-à-dire alternativement Th - Rh (stratégie binaire 1) ou Rh - Mn (stratégie binaire 2), ou encore ternaire (avec combinaison des deux variantes binaires). La distinction d'un troisième élément informatif, le Mnémème (Mn), s'étaye de deux arguments formels : 1. l'existence d'un segment correspondant à cette fonction, marqué par un signifiant intonatif distinct (intonation plate) ; 2. la valeur informative et discursive propre de cette fonction, qui ne présuppose pas de coréférentialité avec un constituant identifiable du cotexte précédent (à la différence de ce qui est généralement le cas du thème). La construction du discours ne procède pas par oppositions binaires entre // non informatif vs. informatif // mais par la *modulation scalaire de différents degrés d'information*, dont la structure ternaire d'un énoncé « simple » (non minimal) est une représentation adéquate¹⁴. On peut naturellement se limiter à l'analyse de la structuration énonciative au sein de l'énoncé bref : énoncé minimal à 1 constituant (Rh, ex. *Oui* ou *Sur le traîneau*), stratégie binaire (Th - Rh, *Il a bâti au bord du fleuve* ; ou Rh - Mn, *En rondins la cabane*) ou encore ternaire, (Th - Rh - Mn, *Le voisin il s'est bâti la même en rondins*)

¹⁴ Cette tripartition énonciative à l'oral est corroborée en phonétique par l'identification de trois intonèmes, cf. Fernandez, 1994a, pp. 197-198.

>¹⁵. Toutefois, les phénomènes de thématization n'ont véritablement de signification pour nous que dans la perspective de la construction du discours — et de la construction du sens dans et par le discours (voir aussi III.2. infra).

¹⁵ Exemples adaptés de notre corpus de questions et réponses sames, cf. Fernandez, 1987, pp. 532-580.

II.2. 2. Argumenter l'espace

Nous avons examiné précédemment (II.1) des dialogues dans lesquels l'espace constituait le repère fixe de l'énonciateur et l'action rapportée s'organisait soit dans un mouvement de va-et-vient entre « là-bas » et « ici » (avec des composantes symboliques diverses et une distance sans cesse réajustée entre les deux — ex. same) soit dans un mouvement convergent vers l'ici à actant et repère temporel variables (exemple français). Le dialogue ci-dessous, extrait de notre corpus de français régional du Sud-Ouest, débute par le mouvement inverse : l'éloignement.

— (F2) *I' s'en va avec un copain / qui fait la chasse.*

— (F1) *La chasse à quoi ? À la palombe ?*

— (F2) *La chasse .. à la palombe.*

— (F1) *Ah oui !*

La question d'élicitation et sa réponse pourraient n'avoir qu'une importance secondaire, si elles n'étaient reprises immédiatement par un repérage statif / identificateur :

— (F2) *Y avait une palombière. Alors il lui dit / l'autre / « Oh il lui a dit t'en fais pas ! Moi je vais monter » il lui dit le copain / i's étaient trois ou quatre copains. Et y avait une palombière à arranger. I' lui dit « Je vais monter. Et puis tu sais je vais te descendre le POIDS. » Y avait un POIDS / à descendre. De / je sais pas combien te dire moi. Peut-être 50 kg.*

— (F1) *Un poids de 50 kg ? Mais il ça servait à quoi / ce poids ?*

— (F2) *Eh bé je sais pas ce qu'i's faisaient. Ils arrangeaient la palombière / y paraît / oui.*

La présentation des différents objets sur lesquels portera l'anecdote se fait sous la forme d'une localisation figée : *Y avait une palombière*, reprise, après un court extrait de dialogue rapporté, par une répétition suivie d'une détermination (*Y avait --- à arranger*). Ce type de présentatif, destiné à poser successivement les objets nécessaires à l'animation de la scène, est caractéristique de l'oral impromptu, qui procède par remémoration progressive des éléments indispensables à la compréhension. Le processus de réactivation de la mémoire (souvent inséparable de l'effort didactique de l'énonciateur) est particulièrement manifeste lorsque l'objet est posé *a posteriori* : *Le POIDS. Y avait un POIDS / à descendre*. De même (avec la variante en « être » du présentatif) : *le copain / i's étaient trois ou quatre copains*. Cette présentation *a posteriori*, naturelle dans l'oral impromptu, ferait à l'écrit figure d'intégration défectueuse des éléments de la phrase (ou d'oral simulé, ce qui peut être le cas des dialogues littéraires). L'attention de F2 est alors

détournée par F1, en quête d'une explication, sur la dimension verticale du lieu de référence, verticalité qui était déjà suggérée par la deuxième question du dialogue rapporté (*monter / descendre*).

— (F1) *Ah bon. Oui / parce que c'est HAUT dans les pins / la cîme des pins.*

— (F2) *Eh bé oui / la cîme des pins. C'est très HAUT !*

— (F1) *Eh oui.*

La verticalité cesse d'être mouvement pour devenir attribut — adjectif + localisateur, glosé par un substantif (*cîme*) — reprise dans sa quasi totalité, avec ajout d'un intensif (*très HAUT*), par F2 dans un ordre diamétralement inverse :

HAUT — cîme > cîme — très Haut

Apparenté à d'autres procédés de rétention mémorielle relevés dans diverses civilisations de l'oralité, ce type de cohésion discursive, que nous dénommons « circulaire » — variante de la cohésion iconique d'isomorphie (cf. Fernandez 1994a, pp. 124-126) — est un procédé récurrent de l'ordre naturel monologique. Le fait qu'il soit ici distribué dans les répliques de deux interlocuteurs est un élément supplémentaire apporté au dossier de la « coopération » interlocutive (construction polyphonique du discours etc.).

Le deuxième épisode du récit, après une autocorrection provoquée à l'évidence par la réactivation d'une connaissance, s'achève sur une précision topologique :

— (F2) *Tout d'un coup l'autre / NON c'est PAS qu'il lui faisait passer.=>>
C'est que l'autre il était en train / de l'ARRANGER. La palombière. En haut.*

F1 vérifie encore les positions respectives des deux protagonistes, confirmées par F2 :

— (F1) *Et ton mari était en bas ?*

— (F2) *Et lui était en bas.*

— (F1) *Ah bon.*

Après cet accord sur les circonstances, le coup de théâtre (*tout d'un coup*) peut enfin être verbalisé : verbe factitif de mouvement à double marquage énonciatif (négation + particule), suivi du lieu d'aboutissement (partie du corps du 2e acteur référé !) :

— (F2) *Tout d'un coup / i's lui font pas donc tomber / ce poids sur la tête.*

— (F1) *Sur la tête ?! Ah-a ! Ben dis-donc / il a la peau dure hé / ton mari.*

Dans la précision qui suit, le point d'arrivée devient le lieu « statif » d'une autocorrection :

— (F2) *Et ils me l'ont pas dit. Il a eu au moins / DOUZE POINTS dans la tête.*

(— (F1) *Oh LÀ LÀ ! Douze points ?! (F2) — I' saignait comme un veau. I's ont eu peur)*

Ce dialogue illustre parfaitement le rôle discursif et argumentatif joué par le lieu repéré — encore que poser une corrélation biunivoque entre thème (ou topic) et lieu initialement posé semble trop réducteur en situation d'oral impromptu. En effet, la caractéristique première de la stratégie énonciative est à nos yeux sa subjectivité extrême : étant bien entendu que la liberté du locuteur est limitée par un seuil d'acceptabilité (lui-même modulable selon le registre — la dimension ludique du langage facilite par exemple la relâche de la contrainte de vraisemblance), la latitude dont jouit l'énonciateur quant à la gestion énonciative des composantes de son discours est relativement large. Une simple variation de l'intonation, associée à une position-clôture, lui suffit à présenter comme « déjà connu » (inférence d'un rappel) quelque chose qui n'a en fait jamais été mentionné : ex. *En haut --->*, alors que le même tronçon d'énoncé (syntagme localisateur), réalisé avec une intonation descendante, serait un rhème destiné à attirer l'attention de l'interlocuteur sur un élément nouveau, que l'énonciateur soit vient de se remémorer, soit estime propre à accroître l'intelligibilité de son récit.

Cette alternative possible de l'interprétation nous permet de souligner deux aspects de la construction du sens à l'oral : 1) la linéarisation du message oral colle de très près aux processus cognitifs impliqués puisque chaque séquence longue (délimitée par une intonation terminative) peut être interprétée en termes de mise en oeuvre d'une procédure cognitive. 2) Inversement, le degré de conscience de l'utilisateur du procédé linguistique reste hypothétique : s'agit-il d'une stratégie intentionnelle, ou de la traduction automatique en termes linguistiques des processus sous-jacents ? Seule une expérimentation ciblée permettrait de le vérifier ... éventuellement¹⁶. Ce qui ne préjugerait d'ailleurs en rien de la nature des procédés disponibles dans le système linguistique individuel considéré.

III. DIVERSITE DES LANGUES ET DES CONTEXTES

III.1. Langues spatialisantes

III.1.1. Espace de culture : l'exemple same

La langue same, pour être finno-ougrienne, n'est pas la plus spatialisante de la famille : son potentiel de spécification dans la localisation est même

¹⁶ Dans quelle mesure l'expérimentation sur de la parole impromptue peut-elle être considérée comme plus fiable que l'analyse prosodique d'énoncés produits en studio ? Il faudra, semble-t-il, se contenter pendant encore un certain temps des hypothèses élaborées à partir de l'observation d'énoncés produits en milieu naturel — par définition non reproductibles.

inférieur de moitié à ce qui est le cas de ses parentes proches de la région baltique, les langues balto-finnoises dites aussi « fenniques » (voir III.1.2). Pourtant l'espace est omniprésent dans la culture same, et par conséquent dans la rhétorique — traditionnelle aussi bien que quotidienne — qui en est issue. Des multiples dimensions de l'espace same, nous donnerons trois exemples :

1) Le lococentrisme identificateur des humains, pour lesquels les « coordonnées » géographiques sont, dans le discours traditionnel des vieux Sames, un élément d'état civil plus significatif que le patronyme imposé tardivement par l'administration centrale (cf. Fernandez, 1987, pp. 183-184).

2) La symbolique puissante qui s'attache à l'activité traditionnelle des renniculteurs nomades, illustrée aujourd'hui par l'œuvre de Nils-Aslak Valkeapää (Áillohašs), Same de Finlande considéré comme le grand poète de la panLaponie. Dans un cycle de poèmes extraits de sa trilogie « Migrant est ma demeure »¹⁷, le malentendu fondamental entre les aborigènes et « l'homme blanc » s'exprime par le biais d'un dialogue fictif : en réponse à l'interrogation pressante de l'administrateur en quête de recensement (« La loi te concerne comme les autres — où est ta demeure ? »), s'égrènent, au rythme des saisons, les divers repères de la toponymie et de la topographie migratoires.

Toi tu sais mon frère / toi tu comprends ma soeur // Mais lorsqu'ils demandent où est ta demeure / peux-tu dire que c'est tout cela // Sur les pentes de Skuolfedieva / nous plantons notre tente / à l'époque de la migration de printemps // Dans le fjord de ŠCáppavuopmi nous avions notre kota à la saison du rut // L'été nous le passons sur la presqu'île d'Ittunjárga / et l'hiver nos rennes sont dans la contrée de Dálvadas // Toi tu sais ma soeur / toi tu comprends mon frère //

3) Nomadiser le monde a ses limites, même en Laponie, et l'élevage du renne se fait sédentaire. Mais qu'il s'agisse de connoter une abondance de relations, un succès d'estime, et cette dimension réapparaît : ainsi dans le récit des obsèques d'un prédicateur régional,

— *Ja dat leai / hávdaĚuvvui / dat beakkan sárdne .. sárđn'almmai Nils Guttormsen. Son lea johtan Ruotas / Dášzas / máttá-Suomas (...) ja dáppe miehta Sámi.*

Et il a été / on l'a enterré / ce fameux prédic .. prédicateur NG. Il a circulé en Suède / en Norvège / dans le sud de la Finlande (...) et ici à travers toute la Laponie.

¹⁷ Valkeapää, 1985.

On note que le verbe utilisé est bien celui de la nomadisation (*johtit*, et non pas *mátkošstit* « voyager » ou *fidnet* « passer par, rendre visite à »), et que l'assertion brève qui est la conséquence logique de ces déplacements n'est reliée à l'évocation de l'itinéraire par aucun connecteur explicite :

Sus ledje ollu oahppasat.

Il avait beaucoup de connaissances.

Cette assertion servira elle-même de support à la suite de la narration ; le chiffrage des hommes et des voitures présents aux obsèques lui est coordonné :

Ja olbmot ledje / badjel golmmašcuoÈe oaššzu dadjat golbmašcuoÈe vihttalogi. Ja / ja biillat ledje mieÈušteamen / gákcilogigávcci. (...)

Et des gens y en avait / plus de trois cents on peut dire trois cent cinquante. Et / et des voitures y en avait en cortège / quatre vingt huit.

Cette narration funéraire nous offre l'exemple de deux autres constructions spatiales caractéristiques du same :

a) Le trajet du cortège funèbre, en deux étapes : d'abord « jusqu'à l'église » (adverbe directif *dohko* « vers là-bas » + substantif au cas directif)

Na ja. De dolvojuvvui dat dat rumašs dohko Ruosttafielmma girkui / doppe doalai báhppa sa'a.

Bon ben. Alors on a transporté le le corps là-bas à l'église de R. / là-bas le prêtre a fait son sermon.

b) Puis « de là » (*das*) jusqu'au cimetière (substantif au cas directif), lui-même qualifié par sa proximité avec la maison du défunt. Chacune des étapes est ponctuée en outre par un énoncé statique : le sermon à l'église (*doppe* « là-bas ») et la bénédiction au cimetière (*das* « là »).

Ja / das vulgujuvvui / de dolvojuvvui easka / iešzas lahka / iešzas ruovttu lahka / hávd'eatnamii. Ja dat das báhppa vitkkai.

Et / de là on est parti / alors il a été transporté / près de sa / près de sa propre maison / au cimetière. Et c'est là que le prêtre l'a béni. (...)

L'étape suivante mènera le cortège à la maison paroissiale, où le repère anaphorique adverbial (*doppe*) servira de support thématique à l'ensemble des états et des actions rapportés : « il y avait » (*doppe ledje* « là-bas étaient ») « du café et beaucoup de gens ».

Ja doppe ledje káffe / káfiid jugaimet ja / boraimet doppe ja doppe ledje OLLU OLB MOT.

Et là-bas il y avait du café / nous avons bu des cafés et / nous avons mangé là-bas
.... et là-bas il y avait BEAUCOUP DE GENS.

Puis la rhétorique énumérative prend la forme d'un inventaire lexical, qui paraît être une tendance caractéristique de l'oral mais n'adopte pas partout — en français par ex. où il a été étudié sous le titre de *listing* — une configuration aussi localisante.

Doppe ledje dá\$zat. Doppe ledje sápmela\$cat. Doppe ledje suopmela\$cc\$at ja / doppe ledje boahtan Leavnnjas gitta / Lakselvenis.

Joo (inspire). Ja mi doppe lávluimet. (chante un psaume)

Là-bas il y avait des Norvégiens. Là-bas il y avait des Sames. Là-bas il y avait des Finnois et / là-bas on était venu depuis Leavnnja / depuis Lakselv. Eh oui (*inspire*) Et nous là-bas nous avons chanté. (chante un *psaume*)

La représentation verticale du listing forme une figure géométrique

Doppe ledje dá\$zat.

Doppe ledje sápmela\$cat.

Doppe ledje suopmela\$cc\$at ja /

doppe ledje boahtan Leavnnjas gitta /

Lakselvenis.

Ja mi doppe lávluimet.

et confirme certaines observations faites sur le français et le finnois. La cohésion assurée par l'iconisme des schémas phrastiques successifs se réduit à une simple anaphore (*doppe*) après intrusion d'un schéma syntaxique nouveau : le lieu de la narration, après avoir été Thème constant auxquels s'associaient divers rhèmes, s'efface, en devenant transition, au profit d'une personnalisation de l'énoncé (Th égo-centré).

III.1.2. Espace de structure : l'exemple finnois

Le finnois est un terrain idéal d'application des théories fondées sur une conception casuelle des langues (voir la grammaire casuelle de P. Siiro 1975) : la flexion du nom comporte, dans l'état moderne de la langue, 14 cas. Ces cas se regroupent en 3 classes principales : les cas dits abstraits ou grammaticaux, les cas locaux et les cas modaux. Les deux premières classes connaissent une opposition (schématisée) en

1) Cas « Sujet-objet partiel » / Cas « sujet-objet total »

c'est-à-dire Partitif / Nominatif, Accusatif

2) Cas (locaux) internes / Cas (locaux) externes

Le troisième groupe connaît une distinction entre statique (l'essif) et dynamique (le translatif).

Illustrons d'un paradigme de flexion, afin de rendre perceptible immédiatement la distinction de ces suffixes, la simplicité sémantique du système opposée par exemple à la simplicité formelle du *same*, qui résulte d'une évolution tardive.

FINNOIS		SAME	
« maison » (singulier)			
Nominatif	<i>talo</i>	Nom.	<i>dállu</i>
Génitif	<i>talo/n</i>	Acc./gén.	<i>dálu</i>
Accusatif	<i>talo/n // Ø</i>		
Partitif	<i>talo/a</i>		
Inessif	<i>talo/ssa</i>	Locatif/	
Elatif	<i>talo/sta</i>	séparatif	<i>dálu/s</i>
Illatif	<i>talo/on</i>	Directif	<i>dálu/i</i>
Adessif	<i>talo/lla</i>		
Ablatif	<i>talo/ta</i>		
Allatif	<i>talo/lla</i>		
Essif	<i>talo/na</i>	Essif	<i>dállu/n</i>
Translatif	<i>talo/ksi</i>		
(Abessif	<i>talo/ta</i>)	Abessif	<i>dállu/taga</i>
(Comitatif	<i>talo/i/neen</i>)	Comitatif	<i>dállu/n</i>

Le système serait très clair, s'il n'était quelque peu opacifié, en surface par la terminologie casuelle finno-ougrienne¹⁸, en profondeur par le fonctionnement des cas grammaticaux (nous y reviendrons brièvement en IV.2). Nous nous intéresserons ici spécialement aux cas dits « locaux » ou « locatifs », dont nul ne s'étonne qu'ils aient pu alimenter l'argumentation des certaines des hypothèses localistes, qui établissent

« une analogie iconique entre les valeurs grammaticales et les valeurs spatiales ; ainsi, celui qui est responsable (l'agent) du mouvement d'un O, puis, par généralisation, de l'action sur un O, sera considéré comme un lieu intermédiaire par lequel passe l'O en mouvement ou en action ; le lieu final constitue le lieu de repos atteint par l'O après son mouvement ou à la suite de l'action exercée sur lui » (Desclés, 1993, p. 126).

¹⁸ Une tendance se développe actuellement dans les manuels scolaires finlandais à désigner les cas par leur suffixe.

Différents travaux menés présentement en Finlande, qui s'inspirent principalement de la sémantique conceptuelle de Jackendoff, visent à dégager des champs sémantiques correspondant à ces cas¹⁹. Ex :

Champs sémantiques	Exemples	Cas
1. spatial	<i>Kirja on pöydä/llä</i> livre est table/sur «le livre est sur la table» ²⁰	Adessif
2. temporel	<i>Luento on aamu/lla</i> conférence est matin/à «La conférence a lieu le matin»	Adessif
3. possessif	<i>Talonmiehe/llä on avain</i> concierge/à est clef «Le concierge a une clef»	Adessif

¹⁹ Cf. Leino et al., 1990.

²⁰ Énoncé que l'ordre des mots distingue de *Pöydä/llä on kirja* «Sur la table il y a un livre / Il y a un livre sur la table».

4. identification	<i>Maija on sairaana</i>	Essif
	M. est malade/état	
	«M. est malade» ²¹	
5. circonstanciel	<i>Pekka on uima/ssa</i>	Inessif
	P. est nager/dans	
	«Pierre est en train de nager»	
6. existentiel	<i>Shamani/a ei ole olema/ssa</i>	Inessif
	chaman(partit.) ne... pas être être/dans	
	«Il n'existe pas de chaman».	

On le voit, l'existence de spécificateurs sémantiques aussi variés n'implique pas qu'à une forme corresponde un seul sens. Le cas externe Adessif par exemple, qui signifie fondamentalement « à, près de, sur, aux environs de » sert à exprimer, outre l'espace, des notions de temps et de possession. Les cas locaux « internes » sont relativement plus précis : l'Inessif *-ssa/-ssä* localise effectivement « dans, à l'intérieur de », encore que le contenant puisse être une action, un état, voire l'existence (ex. ci-dessus). L'Ilatif, qui indique principalement la direction « vers » avec pénétration ou aboutissement en un point précis (« jusqu'à », ex. *Poika meni mökki/in* « Le garçon entra dans le cabanon »), mais cette notion de frontière peut être étendue aux circonstances, *Mies meni peijai/siin* « L'homme est allé au festin de l'ours », y compris atmosphériques, *Älä lähde myrsky/yn ja satee/seen* « Ne va pas dans la tempête et la pluie ». Ce directif interne peut aussi exprimer l'aboutissement d'un état (physique ou psychique) : *Hän joutui ekyksi/in* « Il s'est retrouvé égaré » (litt. « dans les égarements », sens physique), *Häne/en tuli hammas/tauti* (lui/dans vint dent/maladie) « Il a été atteint d'un mal de dent », et l'action visée, *Hän läksi marjoja poimi/ma/an* (il partit baies cueillir/vers) « Il partit cueillir des baies ». Autre exemple de la collusion spatio-temporelle fréquente dans les langues, l'Ilatif s'emploie aussi pour exprimer la durée (négative) d'une action non accomplie : *Jouni ei soittanut kaht/een päivä/än* (J. ne...pas téléphoné deux/jusqu'à jours/jusqu'à) « Jean n'a pas téléphoné depuis deux jours »²².

Quant à la nature localiste des procès, un système se dégage de l'opposition entre cas afférents et efférents : la direction vers indique le début ou le but de l'action, le séparatif indique la fin ou l'interruption de

²¹ Le cas dynamique correspondant, le translatif, donne : *Maija tuli sairaa/ksi*, M. vint malade, «M. est tombée malade».

²² Cette valeur terminative se retrouve dans des constructions exprimant la domination ou le pouvoir d'une entité, ex. *Mies kuoli nälkä/än* «L'homme mourut de faim».

l'action. Ainsi de la forme verbo-nominale dite « IIIe infinitif », qui se décline comme un nom : *Hän rupee kirjoitta/ma/an* (illatif) « Il se met à écrire » ; *Hän lakkasi kirjoitta/ma/sta* (élatif) « Il a cessé d'écrire ».

III.2. Langues thématiques

III.2.1. Le niveau énonciatif

D'un point de vue typologique, et bien que les corrélations observables, telle la tendance des langues indo-européennes à faire coïncider le Thème non marqué du niveau 1 et le Sujet du niveau 2, soient contestées en diachronie par une évolution cyclique (ou en spirale, voir Hagège, 1978 ; 1993, pp.147-168), on peut considérer, en synchronie, que certaines langues tendent plus que d'autres à marquer linguistiquement leur thème — cf. Li & Thompson, 1976. Les procédés morphologiques de thématisation sont répertoriés généralement sous les rubriques de « présentatifs ou supports de thématisation » (français *quant à, pour ce qui est de...*) ou encore de « particules de thématisation », monosyllabes enclitiques aisément maniables (le fameux *wa* du japonais, le *-han/-hän* du finnois) — les langues qui font de ces dernières un usage récurrent (ex. l'allemand) étant réputées plus « thématiques ». Mais c'est oublier que d'une part le signifiant premier de l'organisation énonciative est la prosodie, d'autre part l'importance du procédé syntaxique qu'est l'ordre des mots n'est pas négligeable — même si l'on peut montrer qu'il est à l'oral marginalisé par les indices de séquenciation que sont la prosodie et les particules (Fernandez, 1982, pp. 200-233 ; 1987, pp. 599-603). La souplesse énonciative des langues à marquage morphologique récurrent ou obligatoire n'est plus aussi évidente si l'on tient compte des marquages par extraction qui, dans une langue à longue tradition écrite comme le français, signalent à l'oral la thématisation et la post-rhématisation de tel ou tel constituant. Ex. :

Les heures sup, i' les ont sucrées.

(Thème marqué par préjection)

Ça y est, on l'a coffré, le skinhead.

(Mnémème, postposé au rhème).

Seule la dimension textualo-discursive est susceptible de permettre une compréhension profonde des phénomènes de thématisation. Une analyse énonciative limitée au cadre de l'énoncé pourra par exemple difficilement expliquer que, dans une même langue, certains thèmes puissent être non marqués (coïncidant avec la fonction syntaxique de sujet) et d'autres marqués par un procédé d'extraction. Cette thématisation explicite (« dislocation à gauche », « préjection »), qui s'accompagne souvent d'un

support syntaxique en français, d'une Particule Énonciative dans les langues particulières, est partie intégrante de la stratégie discursive : l'énonciateur signale par ce « marquage » une disjonction dans la trame de son discours.

III.2.2. Ruptures et intégration thématique

Si le thème préjeté peut ainsi être interprété en termes de clarification du message par « identification anticipée du référent », le principe sous-jacent à l'emploi d'un thème marqué est l'activation d'un référent discursif. Certains référents du discours sont aisément accessibles durant tout l'échange conversationnel, — par exemple s'ils étaient présents dans le cotexte immédiatement précédent. Inversement, si le locuteur introduit un personnage, une idée ou un événement nouveaux, la rupture discursive se traduira par la montée d'un thème au premier plan. Le thème nouveau, extrait, peut être aussi souligné par l'insertion d'une PEN ou d'une locution particulière (variable selon les registres, ex. *Ce type, tu sais, il y est pour rien*, ou *Cet homme, voyez-vous, Messieurs, est innocent*). Cette stratégie de simplification résultant des conditions particulières de planification de l'oral, le thème marqué manifeste un effort d'adaptation de l'énonciateur aux données de la situation : un locuteur conscient des procédés disponibles choisira par exemple de segmenter son message pour faciliter la compréhension. Si la fréquence d'usage du thème préjeté sous sa forme la plus schématique (substantif en préjection repris par un pronom dans l'énoncé prédicatif) varie d'une langue à l'autre, toutes les situations d'oralité impromptue tendent à favoriser le recours au thème marqué pour permettre l'insertion de commentaires / parenthèses longs (cf. Berthoud & Mondada, 1991).

L'introduction courante de thèmes, facteur de rupture, est dans la séquence longue compensée par des procédés d'intégration. Tout énoncé oral prolongé au-delà d'une Réponse brève fait appel à des procédés de connexion, dont le plus naturel est la *prosodie* : la continuité d'élocution sera ainsi marquée, avant même l'émission d'une conjonction (additive ou adversative), par la remontée de la voix sur la dernière syllabe du constituant identifié comme rhème — une intonation que nous qualifions de *suspensive*, dont l'incidence a pu être montrée sur le découpage phonologique du texte oral (Fernandez, 1994a, pp. 49-50). Le découpage suprasegmental du discours long implique le repérage de l'intonation que nous qualifions de *cumulative* : la structuration de couverture qu'elle symbolise est signalée aussi par la présence de marqueurs discursifs. Nous postulons en effet que le regroupement syntaxique des énoncés minimaux en séquences orales longues (comparables aux propositions, phrases et ensembles de phrases de l'écrit) a pour corollaire au niveau énonciatif une couverture suprasegmentale longue dont certains marqueurs énonciatifs (segmentaux) permettent de repérer la structuration sous-jacente. En d'autres termes, la courbe intonative avec laquelle est réalisé un énoncé tel

A. *Depuis que son père était parti à l'étranger, le gosse était plus souvent absent de l'école*

est le signifiant premier de la stratégie énonciative utilisée. Dans un contexte narratif, sa réalisation la plus probable sera celle de la stratégie binaire 1, c'est-à-dire :

a) *Depuis que son père ---- à l'étranger (Th) / le gosse --- de l'école (Rh)*

Dans le registre spontané d'un contexte dialogique, l'enchaînement des deux propositions pourra aussi correspondre à une stratégie binaire 2, c'est-à-dire

b) *Depuis que son père est parti à l'étranger (Rh) / il est plus souvent absent de l'école (Mn),*

en réponse par exemple à *Depuis quand est-ce qu'il manque l'école, le gosse ?* Il nous paraît essentiel d'appliquer un même schéma d'analyse énonciative à l'énoncé bref et au discours long, alors que nombre de syntacticiens convertis à la pragmatique cèdent trop aisément à la tentation de centrer l'analyse sur des énoncés binaires simples, quitte à rejeter tout ce qui vient compliquer la structure dans le domaine (vague) du « cadre » ou de l'« arrière-plan ».

Le deuxième point important est le repérage possible de la thématisation interne à chacune des composantes (ici propositions au sens syntaxique du terme) de la séquence : signalée aussi par d'autres marqueurs d'articulation textuelle (pause, changement de rythme, etc.), cette thématisation repose en grande partie sur le jeu des Particules Énonciatives, lesquelles se placent fréquemment, non seulement à la jointure entre thème et rhème longs, mais, au sein de chacune des composantes de l'énoncé long, à la *jointure de thèmes et rhèmes* éventuellement sous-jacents, ex.

A'. *Depuis que son père tu vois est parti à l'étranger / le gosse ben il est plus souvent absent de l'école* ¬

La démonstration est d'autant plus convaincante dans une langue comme le finnois que la systématique des degrés de phrasticité, de même que la modulation particulière, y sont plus marquées qu'en français. On peut en effet aisément montrer en finnois qu'une prédication indépendante se réalise, une fois textualisée en prédication circonstancielle, selon le cas en a) une proposition subordonnée introduite par une conjonction (oral), b) une proposition participiale (écrit). Exemple :

B. *Isä oli lähtenyt ulkomaille* ¬

« Le père était parti à l'étranger »

(S=) Th — (V+C=) Rh

- > a) *Kun isä oli lähtenyt ulkomaille poika jäi useammin pois koulusta* ¬
« Quand le père fut parti à l'étranger, le garçon manqua plus souvent l'école »

b) *Isän lähde/tty/ä ...*

père-de(gén.) après ayant été parti (p.p.p. partit.)

« Après le départ du père... ».

Dans les deux cas, l'intonation montante (c'est-à-dire cumulative pour a)) peut thématiser la temporelle (la principale étant le rhème), mais la construction analytique laisse transparaître la structure thématique sous-jacente de l'énoncé autonome — et elle garde la possibilité d'emphatiser par exemple le circonstant local en l'antéposant au verbe —, alors que la construction synthétique opacifie la structure en figeant la séquence (Fernandez, 1985). Or les traces de la transition sous-jacente (jointure entre Th/Rh ou entre Rh/Mn) sont précisément les marqueurs que nous regroupons sous l'étiquette de Particules Énonciatives, autrement dit des particules enclitiques, ou encore des pronoms / adverbes / conjonctions « désémantisés » (ex. *Et puis quand j'étais en fait adulte eh bien, j'ai commencé le lapon*).

III.2.3. Procédés de modulation

L'importance de ces procédés est indéniable à l'oral, tant dans des énoncés à 2 ou 3 termes que dans la séquence longue « au-delà de la phrase » (phrase qui, rappelons-le, n'a guère de réalité formelle à l'oral), ex. *Bon alors ? / parce que / bon / ? il est ? / bon i / i montre aussi finalement (...)*. Certaines similitudes de fonctionnement discursif, qui ressortent de l'examen des Particules Énonciatives (PEN) d'une part et des phénomènes intonatifs d'autre part, amènent à s'interroger sur leur rôle respectif pour la *typologie linguistique*. Les langues pourraient ainsi être classées selon des critères de domination sémantiquement pertinente, l'exemple type étant, dans l'environnement européen, celui du finnois riche en particules et peu contrasté prosodiquement, par opposition à l'anglais.²³ Avec la question de l'origine du langage affleure en effet celle du caractère primaire des particules, expression d'une pensée prélogique. Avec la démonstration d'une interaction constante entre contenu des énoncés et travail de dénomination se profile de même la responsabilité assumée par les PEN dans le déroulement du discours, non programmé d'avance, mais construit par approches successives. On peut montrer que les « particules » ne doivent pas être dissociées d'un ensemble continu de moyens verbaux, plus ou moins explicites, qui assurent au sein de chaque système linguistique particulier des fonctions majeures, tant socio-communicatives qu'intradiscursives (planification, mémorisation ...), sans lesquelles les mots dits « pleins » seraient bien impuissants à faire sens. On le voit, la

²³ Cf. Östman, 1990 ; Schubiger, 1965, 1980.

perspective transphrastique amène à s'interroger sur les relations mal définies entre système et processus.

IV. SYSTEMES ET PROCESSUS

La linguistique, après avoir été essentiellement structuraliste, est aujourd'hui, dans ses composantes les plus « porteuses », une linguistique holistique, socio-opérative. L'exemple type en est la linguistique textualo-discursive : une dérive s'est produite de la linguistique du texte, d'inspiration structuraliste, occasionnellement transformationnaliste, vers une *linguistique processualiste* qui, certes, se fonde sur l'utilisation de structures pour expliquer les procès mais implique aussi un élargissement de la discipline linguistique elle-même. Le processualiste s'inspire de modèles empruntés, en dehors des descriptions de langues naturelles, à la psychologie (et à la neuropsychologie), aux théories de l'information, dernièrement à la recherche computationnelle menée en Intelligence artificielle. Les modèles syntaxiques n'excluent du reste plus certains critères cognitifs ou interpersonnels.

IV.1. Les interlangues révélatrices

Notre découverte de l'importance des interlangues pour l'appréhension des processus mis en jeu remonte à une période antérieure à l'utilisation généralisée du terme même d'« interlangue » : notre étude du *Finnois parlé par les Sames bilingues d'Utsjoki-Ohcejohka* (1982) qui, en réaction contre l'étalonnage généralement imposé aux situations de plurilinguisme, se voulait la présentation fonctionnelle d'une variante de finnois parlé par des finnophones non natifs, s'est effectuée en trois étapes : typologie contrastive des deux langues en contact, analyse morphosyntaxique puis énonciative du finnois samisant. La 2^{ème} partie, exploitant un corpus de discours spontanés enregistrés dans deux communautés sames du Nord de la Laponie finlandaise, proposait une analyse morphosyntaxique orientée vers les solutions originales apportées aux ambiguïtés du finnois standard (hiérarchie instable des actants, nature « existentielle » de certains prédicats, expression du « species » en l'absence d'articles). La conclusion de la 3^{ème} partie— Stratégie discursive — estimait vérifiée l'une des hypothèses fondamentales : la parole du bilingue réalise certaines des possibilités latentes de la langue.

Le système localisant du finnois (III.1. supra) est ébranlé :

- d'une part par l'inexistence en same d'une distinction entre cas externes et cas internes : l'énoncé *Kuulin häne/stä* (élatif, pour *häne/ltä*, ablatif) signifie « J'ai entendu à son propos » et non « J'ai appris par lui (que) » ;
- d'autre part par l'instabilité de certains des mouvements métaphoriques. Ainsi, l'orientation efférente (sorte d'accrochage) de « l'intérêt » ou de « l'affection » finnophone est afférente en same, si bien qu'on entend couramment en finnois samisant **Tykkään häne/en* (illatif) (pro *häne/stä*) .

Certaines rections sont en same neutralisées par la possibilité d'indiquer la finalité, quelle que soit la nature du verbe qui précède, par une forme infinitive (« infinitif I », non fléchi) : on trouve en finnois samisant **Hän kirjoitti tilata* (« Il a écrit commander ») or en finnois comme en français, seule la nature dynamique du verbe principal autorise la construction asyndétique de type « venir commander » (Fernandez, 1982, pp. 164-177).

Un autre type d'interlangue, sans incidence aréale cette fois, a joué le rôle de pointeur de traits spécifiques d'oralité : le finnois parlé par les membres francophones des familles mixtes franco-finlandaises. On peut observer la prééminence pour la communication des procès sur les structures dans les discours finnois de Français implantés en milieu finnophone et considérés comme des praticiens compétents de la langue 2. Ainsi d'un extrait de récit autobiographique dont la structure morphologique était pour le moins incertaine

[- À quel moment les enfants ont-ils remarqué que tu parlais différemment ?]

- a. *Mitä se voi olla ? b. Kai kun / oli kaksi vuotta / vanha vain. c. Ja silloin ? ? see ? se pieni tyttö so / taist .. taist .. taistoi mitä mä sanoin. d. Mutamia mutamia sanat joka / jää korvaan ja⁺ / hän voi hän voi (-toistaa) ? toista toista niitä. e. Ja esimerkiksi kun oli semmonen so helle .. hellä hetkiä (-hm) kun mennä nukkumaan ja⁺ / (-hm) no / mielellään hän tois .. toisti so «bonne nuit » ranskaaks (- hmm.). f. Ja se oli hänelle se / se viesti että / no / mä tulen sano hyvää yötä muta⁺ / myöskin sanottiin « bonne nuit ».*

- a. Qu'est-ce que ça a pu être ? b. Pour sûr quand / ils avaient deux / ans seulement. c. Et alors ? ? la ? la petite fille so / tor .. tor .. tordait ce que je répétais. d. Quelques quelques mots qui / restent dans l'oreille et⁺ / elle pouvait elle pouvait (- répéter) ? répéter les répéter. e. Et par exemple quand il y avait une sorte de so tendre .. un moment de tendresse (- hm) quand on va se coucher et⁺ / (-hm) eh bien / volontiers elle rép .. répétait so « bonne nuit » en français (- hmm). f. Et c'était pour elle le / le message que / eh bien / je viens dire hyvää yötä [« bonne nuit » en finnois] mais⁺ / en même temps on se disait « bonne nuit ».

Outre l'usage des PEN — *kai* « pour sûr », *semmonen* « un comme ça, une sorte de » et le *so* (emprunt) que s'est approprié l'énonciateur —, ce qui est remarquable ici est l'indéniable compétence manifestée dans la construction du discours. La période est en effet segmentée et scandée conformément à la structure informationnelle et au rythme du finnois. Ceci s'observe notamment dans le 3e énoncé (c) — « *Ja silloin — sanoin* », où *so* marque le point de jonction entre thème et rhème —, et, avec une construction plus complexe, dans l'énoncé (e)

Ja esimerkiksi kun oli semmonen so (...) hetkiä (thème) kun (expansion) (...) no (PEN, point de jonction) / mielellään (...) (rhème).

On a ici une structuration à deux niveaux, caractéristique du finnois parlé. La présence de la particule d'atténuation (*semmonen*), placée à la jointure entre thème et rhème de l'énoncé simple (*oli semmonen* (thème) *hellä hetki* (rhème) —), révèle la structuration sous-jacente du 1er énoncé, qu'une intonation cumulative intègre par ailleurs à la séquence longue (*e*). Mis à part cet emploi des PEN, la justesse de la segmentation se vérifie par sa réalisation prosodique. Le simple fait que l'énonciateur marque une pause, et que sa courbe intonative remonte au « bon » endroit lorsqu'il enchaîne des énoncés ou parties d'énoncé, est un critère fiable de sa compétence en finnois parlé : cf. les *ja* « et », *että* « que », *mutta* « mais » soulignés avant une pause (alors que la grammaire normative impose de placer la virgule avant le connecteur), points d'appui de l'intonation suspensive (+)²⁴.

IV.2. Le système anthropophorique et sa mise en discours

L'appellation de « système anthropophorique » a été proposée pour désigner le système morphologique dont les humains en tant que centre de deixis forment la base : ses manifestations semblent être l'une des caractéristiques universelles des langues (C. Hagège, 1982, pp. 116-119 ; 1993, pp. 98-109). L'étude des chorophoriques (exophoriques dans l'espace, endophoriques dans le discours), des anaphoriques et des cataphoriques concerne directement la construction thématique des objets de discours — voir aussi II.1. infra. Bien que dans beaucoup de langues, les sous-systèmes exophoriques s'organisent en fonction des repères tels la maison, les montagnes, les rivières, les points cardinaux et autres critères dont le rôle peut être considéré comme écolinguistique — ce que d'aucuns appellent la *spatialisation* « absolue » (cf. E. Danziger, 1994) —, les faits examinés soulignent la position centrale d'*ego* dans le système anthropophorique (spatialisation relative).

Des autres manifestations du système anthropophorique, on retiendra :

— *L'anthropologie casuelle*, c'est-à-dire la formation de pré- et de postpositions spatio-temporelles au moyen des noms de parties du corps ou de repères spatiaux, qui soulignent l'appropriation et l'humanisation par l'homme « constructeur de langues » de l'espace à travers la langue. Dans des langues de toutes les parties du monde, il est facile de trouver des relateurs qui signifient «

²⁴ «Juste» et «bon» s'entendent ici comme adéquat pour une pratique native. Le finnois et le français semblent illustrer l'opposition typologique (Note 22)) entre langue d'orientation principalement particulière vs principalement intonative.

devant », « derrière », « dans », « sur », « sous », identiques à des noms devenus obsolètes ou encore usuels qui signifient « visage », « derrière », « ventre », « tête », « pieds », respectivement.

— *L'indexation culturelle des objets, lieux et activités* qui jouent un rôle important dans une culture donnée. Par exemple, dans plusieurs des sociétés rurales finno-ougriennes, comme dans certaines langues africaines, la pertinence écologique et professionnelle de certains lieux particuliers suffit à impliquer leur nature spatiale. L'accusatif sert en same à marquer l'indexation des noms de lieux liés à une activité économique régulière, pêche et chasse essentiellement, ex. *Moai oakkuime Luosnjár-savvon/a*(acc.) « Nous avons pêché [dans] le cours d'eau tranquille du Cap du Saumon ». Mais la construction locative existe aussi en same pour indiquer une action non indexée, ponctuelle ou occasionnelle : il sera intéressant d'étudier les conditions énonciatives (connaissances supposées partagées, réfutation d'implication etc.) dans lesquelles à la question posée par un enquêteur (samophone non natif), « Tu pêches souvent dans ce cours d'eau (*sávvon/is*) ? », le pêcheur autochtone répond en indexant par un accusatif l'activité qui est pour lui constitutive (M.M.J. Fernandez, 1987, p. 157 sq., p. 270).

La transitivité, domaine important de la grammaire, manifeste aussi la représentation de la place de l'homme dans la deixis : des structures apparemment fossilisées, régies par des règles strictes, soulignent des opérations mentales qui reflètent la représentation humaine des relations entre l'homme et le monde et entre les locuteurs dans la communauté. Si

« les formes finnoises et hongroises qui indiquent une affectation partielle du patient ou un achèvement partiel de l'action sont le fidèle reflet de la sphère personnelle des CL [constructeurs de langues], c'est-à-dire de la représentation anthropophorique qu'ont les CL des événements du monde » (C. Hagège, 1993, pp. 111-113),

l'exemple souvent cité des langues ouraliennes nous intéressera pour ce qu'il comporte de marge de variation à l'oral : dans quels contextes et co-textes l'énonciateur finnophone peut-il choisir de déroger momentanément aux règles qui paraissent régir la distribution du partitif et de l'accusatif par exemple ? La dimension de contrastivité interne peut, de ce point de vue, apporter quelques éléments d'appréciation.

IV.3. Oralité et écriture

De façon générale, des différences tangibles entre ce qui peut être rapporté au système de la langue, opposé à ce qui serait plutôt de l'ordre du processus, peuvent être observées dans la comparaison entre variantes écrites et orales d'un même discours.

IV.3.1. L'écrit oralisé

Les mécanismes d'oralisation d'un texte écrit restent relativement mal connus, ce qui s'explique en partie par la difficulté de tester des différences directement conditionnées par le stimulus choisi (structures peu imaginatives pour les tests par images, etc.). Rappelons les conclusions que nous nous autorisons jadis à formuler sur la base d'un échantillonnage comparatif : la langue parlée se caractérise par son ampleur, sa prolixité, elle est plus *analytique* que la langue écrite. Le locuteur se livre à une véritable préparation psychologique de l'auditeur, laquelle met en oeuvre deux procédés complémentaires : le premier, qui s'emploie à différer et à disséquer ce qui est nouveau dans le discours, entraîne la dilution des constituants synthétiques (constructions adnominales, propositions enchâssées) ; le deuxième consiste à faire porter, par exemple en les extrayant (« dislocations ») un éclairage distinctif sur certains constituants. La langue parlée fait usage, à ces fins de délayage, d'un certain nombre de mots indéfinis ou modérateurs « vagues ». Par compensation, l'oral fait appel à des procédés cohésifs nombreux et divers : les constructions asyndétiques sont rares, encore que l'intonation soit un procédé fréquent d'intégration discursive²⁵.

Revenons sur celui des discours oralisés, extraits d'un Colloque scientifique, que sa dimension spatiale rend pertinent pour notre problématique présente. Le thème est celui du « Contrôle de l'information en traduction automatique », l'énonciateur dispose d'un texte prérédigé qu'il va s'efforcer de personnaliser et d'actualiser. Bien que la présence d'un texte entièrement rédigé restreigne la latitude d'improvisation, le souci de « ciblage » à l'intention d'un public donné est nettement perceptible. L'ajustement progressif va résulter en un allongement sensible : l'enregistrement transcrit représente un espace textuel supérieur de 30 % environ au texte rédigé. Quelles sont les stratégies qui se dégagent de cette oralisation ? Mis à part quelques « délayages » occasionnels (digressions, anecdotes personnelles), l'éclairage nouveau conféré par la présentation orale au texte écrit porte essentiellement sur deux points : d'une part, un effort d'explicitation, de vulgarisation (de haut niveau) des notions de base de la traduction automatique, d'autre part une tentative de démythification de cette activité paralinguistique et de ses enjeux. L'orateur, à la différence d'autres participants qui présupposaient chez leurs auditeurs (linguistes en majorité) un savoir partagé propre à favoriser, à moindre frais, l'allusion voire la connivence, sait ne pas s'adresser à un auditoire de spécialistes de sa discipline au sens strict. Voyons comment s'organise par exemple à l'oral cette étape cruciale de la démonstration qu'est la conclusion — laquelle, dans un contexte scientifique, conçue comme provisoire, se

²⁵ Cf. Fernandez, 1982, pp. 87-94.

confond aisément avec un résumé. La version écrite pose l'information comme se répartissant entre trois vecteurs, et conclut :

On comprend, dans ces conditions, que les difficultés de l'automate traducteur vont surgir aux deux moments cruciaux du processus : le décryptage du texte source, le transfert du texte source en texte cible.

À ce stade, la conclusion de l'orateur se veut énergique et directe : séquence de segments brefs dans le premier énoncé, suivie de segments plus longs dans une partie explicative, puis d'un 3e énoncé binaire qui résume à l'aide de deux termes abstraits (nominalisations) les « étapes » et « niveaux » évoqués précédemment :

Il y a donc trois / trois étapes / l'analyse / le transfert / la génération. Mais / les difficultés disons / ? pour la mise sur pied / du programme en traduction automatique / donc apparaissent aux deux niveaux. Du décryptage donc / et du transfert.

On voit le rôle que joue *donc*, particule effectivement conclusive, dans la configuration de cette mise au point qui adopte successivement plusieurs procédures logico-sémantiques (quantification, énumération, dénomination), démarche somme toute assez éloignée de ce que l'on entend habituellement par une expression « naturelle », non planifiée. La juxtaposition de ces deux paragraphes, l'un écrit, l'autre transcrit, illustre remarquablement la différence des besoins communicatifs (et en conséquence des dispositifs syntaxiques) à l'écrit et à l'oral. Le style écrit privilégie l'aspect conceptuel déductif, en posant en préalable une prédication de jugement qui va régir la prédiction factuelle subséquente (*on comprend*). L'oral livre les faits bruts selon trois éclairages successifs dont une particule monosyllabique répétée en des positions variables (milieu, début, fin de syntagme) et avec des valeurs non totalement identiques (seul le premier *donc* est véritablement conclusif, les deux suivants sont des anaphoriques énonciatifs) est chargée, grâce à la figure iconique ainsi créée, de signaler l'interrelation. La dimension interlocutive, moins présente dans ce discours que dans d'autres présentations orales (commentaires de transparents, par ex.), n'est pas favorisée par le mode de préparation choisi (texte rédigé). La conscience des besoins d'une « communication » dans les deux sens du terme (scientifique et pragmatique) se manifeste, outre l'appel discret mais récurrent à un consensus (*hein, n'est-ce pas*), par la personnalisation de certains énoncés, souvent sous la forme d'une expression concrète. On nous apprend par exemple que « *ce qui guette la TA, ce n'est pas le contre-sens mais le non-sens, ou plutôt l'absence du sens* » (formulation quasi identique dans les versions écrite et orale). Mais, avant de passer à un autre aspect de la question, l'exposant, dans sa version orale, concrétise cette idée par deux exemples :

- a) *Vous avez quelques bouts de phrases qui sont bien traduites hein / et tout-à-coup là / le pataquès.*
- b) *le traducteur humain / lui / comme je vous le disais / il met TOUJOURS du sens.*
- c) *Prenez par exemple ? le délire d'un PSYCHOTIQUE. Eh ben il a sa logique. Même si on ne l'aperçoit pas.*

La tonalité délibérément interlocutive se traduit dans ces trois énoncés par une concentration de procédés oralisants qui ne peut qu'aller droit au but : fustiger l'intérêt et l'imagination de l'auditeur au moment où il risquerait de s'engluer dans les méandres de la problématique du « sens ». Les procédés utilisés sont les suivants :

- a) Animation de l'allocutaire (pronom personnel, présent, *vous avez*), PEN de consensus (*hein*), coordination puis structure télégraphique du Th (adverbe temporel + déictique local, *tout-à-coup là*) et du Rh (substantif familier, *le pataquès*) pour précipiter les événements ;
- b) Thème fortement marqué (préjeté, suivi de pronom emphatique), puis rappel de discours antérieur doublement personnalisé (*je --- vous*), Rh emphatisé ;
- c) Deux énoncés brefs à enchaînement rapide, le premier jussif, le deuxième assertif, mais la structure globale est calquée sur celle d'un couple Question - Réponse dont le premier serait le Th et le deuxième le Rh, ce dernier introduit par une PEN typique de transition dialogique, *Eh ben* (prononcée d'ailleurs avec une familiarité complice). L'énoncé subséquent, assertif par son intonation, hypothétique et argumentatif par son connecteur (*même si*), confirme l'effet de surprise provoqué par le pseudo-dialogue précédent. Cette dramatisation d'un exemple relativement paradoxal a été conçue en situation d'interlocution comme nécessaire à la démonstration. L'écrit, qui n'a pas à appréhender d'éventuelles réactions, ne retient dans un premier temps de l'exemple que sa valeur de vérité générale, encore qu'une incise circonstancielle « vague » vienne atténuer de façon préventive l'effet du deuxième objet à énoncer (et, des deux, le moins aisément acceptable) : *Même le délire du psychotique a sa logique propre et, d'une certaine manière, son sens.*

IV.3.2. L'oral rédigé

Rares sont les occurrences de discours susceptibles de se prêter, d'une situation à une autre, à une comparaison « totale », et l'expérience, pratiquée par quelques linguistes, de reformulation écrite de récits oraux reste exceptionnelle. Une variante de cette contrastivité interne nous fournira néanmoins des éléments tangibles de comparaison en ce qui concerne le finnois. Nous nous avisons il y a quelques années que certaines interviews d'écrivains, empruntées par nous aux archives sonores de la Société de Littérature Finnoise (SKS), avaient déjà fait l'objet d'une publication. Notre attention fut aussitôt attirée par la préface de cet

ouvrage, intitulé en finnois *La parole est aux écrivains ...* (R. Haavikko, éd., 1976) : dans le paragraphe « De la parole à l'édition » est expliqué longuement comment les répétitions, les hésitations, les toussotements ont « naturellement été supprimés ». Le texte n'a pas été « corrigé » ni « amélioré » mais a été synthétisé, ceci au bénéfice des « unités d'ensemble ». Cette préface en dit long sur la conception que l'on se fait de l'oral, le « spontané » étant spontanément classé parmi les phénomènes « phonétiques » (donc non pertinents pour le message). La lecture des deux versions d'un paragraphe de ce discours, l'une transcrite par nous, l'autre par les soins de la SKS, permettra de juger de l'image de l'oral chez le Finlandais cultivé moyen (certes par le truchement d'un aide-transcripteur).

[Interview d'une poétesse finnoise sur le processus de la création littéraire]

[Peut-on distinguer dans le travail de création des phases précises (le mûrissement, l'inspiration, la mise en mots, le figolage ...) qui interviendraient successivement, dans un ordre déterminé, ou bien s'agit-il d'une superposition de ces différentes phases ?]

— [ORAL] ? *Sillon^a kun^b mä^c / korjaan^d jotain kohtaa niin^e mä^f tiedän että se^g vaikuttaa kaikkiin muihin kohtiin eli / eli^h seⁱ oivallus jonka mä^j saan tätä kohtaa korjatessa^k niin^l se^m säteilee niinkunⁿ / KOKONAISUUTEEN niin^o silloin mun^p täytyy^q tätä^r kokonaisuutta / eräällä tavalla / analysoida^s taikka hahmottaa / ja ja ja^t (...)*

«... ? Alors^a quand^b moi^c je / corrige^d un certain point eh bien^e moi^f je sais que ça^g influence tous les autres ... points autrement dit / autrement dit^h cetteⁱ inspiration que moi^j j'ai lorsque je corrige^k ce point eh bien^l elle^m rayonne en quelque sorteⁿ / SUR LA TOTALITE eh bien^o alors moi^p il faut^q (que) cette^r totalité / d'une certaine façon / je (l')analyse^s c'est-à-dire je lui donne forme / et et^t (...) »

— [ECRIT] *Korjatessani^{b'} työssä jonkin kohdan tiedän^{f'}, että korjaus^{g''} vaikuttaa kokonaisuuteen eli oivallus^{i'} säteilee kokonaisuuteen ja silloin minun^{p'} on^{q'} analysoitava^{s'} kokonaisuutta^{r'} (...)*

«En corrigeant^{b'} dans le travail un certain point^{f'}, je sais que la correction^{m'} influence la totalité autrement dit l'inspiration rayonne sur la totalité et alors il me^{p'} faut^{q'} analyser^{s'} la totalité^{r'} (...) »

La version orale impromptue de ce discours se caractérise par :

— des hésitations (...) et des répétitions (t) ;

— une structuration qui repose sur des moyens prosodiques plus que syntaxiques, d'où une segmentation dont peut difficilement rendre compte la ponctuation de l'écrit (pause brève intrasyntagmatique, entre b et d par

exemple), encore qu'elle soit parfois systématisable — par exemple pour le finnois l'interruption après le connecteur (et non avant, comme dans la langue normée), interruption souvent suivie d'une répétition (h) ;

— la présence de nombreux actualisateurs, pronoms personnels (*mä* (c f j) forme orale de *minä* « je »), déictiques (adjectifs *se* (i) « ce », *tätä* partitif de *tämä* « ce ... ci », adverbe *silloin* (a) « alors »), dont l'écrit se dispense — l'indice personnel suffit à marquer les verbes à la 1^e personne (l') et à la 2^e, la détermination du sujet est indiquée par l'ordre des mots (S - P - O (i')), l'anaphorique vague *se* (dépourvu de référent explicite immédiat) est remplacé par un substantif (*korjaus* (g')) ;

— l'utilisation de nombreuses particules énonciatives, qui correspondent à l'organisation du rythme, et à une planification concomitante à l'énonciation. Ces PEN apparaissent comme des temps de repos entre les constituants thématiques et rhématiques (*niinkun* (n), PEN orale), constituants qui peuvent être, dans l'énoncé complexe, des propositions temporelles et relatives ponctuées par *niin* (e, l) ;

— un ordre des mots informatif à l'oral, vs. syntaxique à l'écrit (ex. « il faut que cette totalité () je l'analyse » (p q r s) ? « il me faut analyser la totalité » (p' q' r' s') ;

— des constructions analytiques auxquelles l'écrit substituera des propositions verbo-nominales synthétiques. Deux exemples dans cet extrait de discours :

1) *silloin kun mä korjaan* (a - d)

«alors quand moi je corrige»

> *korjat/e/ssa/ni* (b')

2^e infinitif /inessif/suffixe poss. 1^e pers. sg.

«dans mon corriger » c'est-à-dire « tandis que je corrige».

2) *mun täytyy analysoida* (p q r)

moi-de(gén.) faut (prés. 3^e pers.-impers.) analyser (1^{er} inf.)

«il faut que j'analyse»

> *minun on analysoi-ta-va* (p' q' r')

moi-de(gén.) est(prés. 3^e pers. sg.) devant être analysé (partic. prés. passif)

«il me faut analyser».

Cette improvisation des enchaînements, cette souplesse du rythme et de l'agencement des constituants, les grammaires finnoises en ont eu raison : actualisateurs redondants et opérateurs d'interlocution ont, dans le discours

normé et, *a fortiori*, dans le texte écrit, une représentation minime, qui va de pair avec une tendance générale au figement des processus naturels.

IV.4. La dynamique spatiale du discours

IV.4.1. Discours et mouvement

a) Mouvement fictif incarné

Nous avons vu en II.1. quelques cas de mouvements respectivement « vers » et « à partir de » *l'ici* de l'énonciateur dans lesquels cet *ici* rapporté se confondait avec *l'ici* de l'énonciation. Il s'agissait alors d'un mouvement réel, actuel ou remémoré. On peut lui opposer le mouvement « fictif » qui fait référence à la capacité imaginaire de la cognition, pour laquelle L. Talmy (1995b) a entrepris récemment d'élaborer le modèle du *general fictivity pattern* (GFP). L'exemple type en situation d'énonciation sera pour nous celui (corpus du Sud-Ouest) où l'énonciateur conçoit et exprime linguistiquement son corps comme un lieu, sorte de réceptacle de mouvements en provenance de l'extérieur et susceptibles d'autoneutralisation, sans intervention possible de l'action humaine. La constatation de l'impuissance humaine y est clôturée par un *voilà* (auquel fait écho celui de l'allocutaire) qui témoigne aussi de l'origine déictique et spatiale des articulateurs énonciatifs :

— (F3) *Vous souffrez toujours de vos jambes ?*

— (F2) *Oh bé c'est dans l'aisne. J'ai une tendinite. (— Ah) Par moment ça passe / mais quelques jours après vous savez ça revient hé.*

— (F3) *Ah oui ! Et on ne vous fait rien là ?*

— (F2) *Ah là non. Y a rien à faire non.*

— (F3) *Voilà.*

— (F2) *Voilà !*

La langue finnoise est particulièrement propice à l'expression de mouvements //vers / ou à partir de// le corps humain comme centre déictique, non seulement parce qu'elle joue sur les réactions inchoatives (mouvement vers) et terminatives (séparation ou éloignement de), mais aussi parce que les locutions impersonnelles qui équivalent dans d'autres langues à une perception/ou conception active de la part de l'énonciateur y sont pléthore. Ce type de mouvement s'actualise en effet en particulier dans l'animation des catégories perceptuelles et conceptuelles, ex. *mei/lle on tullut näkyvi/in että*, litt. nous-à est venu visibilité-dans, c'est-à-dire « nous nous sommes aperçus que » (Fernandez, 1988). Une bonne instanciation de ce procès (et de la variabilité de son orientation) est fournie par un extrait du corpus sur les « Processus créatifs ».

[Qu'est-ce que tu aurais aimé faire d'autre / si tu avais été en bonne santé ?]

— [ORAL] *No (...) mä olin kiinnostunut TEATTERISTA. Ja jos mä olisin tosiaan ollut TERVE niin / ehkä / ehkä tota noin mulla olis ollu tota tullu aivoihini esimerkiksi ajatus ruveta näyttelijäksi / ja mennä teatterikouluun ja / ja muuta mutta mä tiedän että näyttelijöiden pitää olla niin jumalattoman (rit) terveitä että / niitähän ei saa hailah .. niiden täytyy neljäkymmenen asteen kuumeessakin (rit) pystyä näyttelemään että se oli niinkun pois kokonaan*

«Alors (...) je m'intéressais au THÉÂTRE. Et si j'avais en fait été EN BONNE SANTÉ eh bien / peut-être enfin bon j'aurais eu enfin il me serait venu à l'esprit par exemple l'idée de commencer une carrière d'actrice / et d'aller à l'école d'art dramatique et / et ainsi de suite mais je sais que les acteurs doivent avoir une santé de fer (rit) que (...) il leur faut même avec quarante degrés de fièvre (rit) être capables de jouer de sorte que c'était totalement exclu»

Après une hésitation, l'énonciateur évoque le surgissement éventuel d'une idée dans son cerveau (venir + illatif), dans un ordre thétiq (Verbe - Sujet, cf. Sasse, 1987) doublement motivé par le caractère événementiel du procès comme par la longueur du sujet complexe postposé (« l'idée de ... et de »).

La version rédigée, si elle reproduit les locutions à rection localisante (« intéressé de », cas élatif ; « commencer une carrière de » + translatif), inverse le mouvement de la pensée : « il serait venu à mon cerveau la pensée que » > « j'en serais venue à penser, j'aurais eu l'idée de ».

— [ECRIT] *Tämä on tietysti jossittelua, mutta olin kiinnostunut teatterista. Jos olisin ollut terve, olisin ehkä tullut ajatelleeksi ryhtymistä näyttelijäksi. Näyttelijällä pitää olla erityisen hyvä terveys, ja niin en koskaan kuvitellutkaan sitä alaa.*

« Ce sont bien sûr des suppositions, mais je m'intéressais au théâtre. Si j'avais été en bonne santé, j'aurais peut-être eu l'idée d'entreprendre une carrière d'actrice. Un acteur doit avoir une santé parfaite, et je ne me suis donc jamais imaginé pouvoir embrasser cette carrière. »

Une autre différence fondamentale est la rareté à l'oral d'énoncés totalement dépourvus de dimension spatiale (tel le dernier de la version rédigée) : tout énoncé d'une certaine longueur tend à s'adjoindre des expansions localisantes — expansion de la carrière en « et aller à l'école » (illatif), illustration des exigences de santé par « y compris dans une fièvre (inessif) ».

b) Mouvement fictif métaphorisé.

Le centre déictique du mouvement n'est pas toujours le corps humain. Dans l'extrait suivant, des mouvements linguistiques divers se produisent autour du lieu de l'énonciation, plus ou moins « factifs » selon les cas :

— (F3) *Et ces huîtres / y a plus de maladies là ?*

— (F2) *Oh bé non. C'était pas si grave que ça quand même.*

— (F3) *C'est quand même dangereux / les moules.*

Après une manoeuvre diplomatique d'évitement de la part du questionneur, qui consiste à atténuer le *dangereux* en reprenant la particule concessive de F2 (et à gloser les huîtres par *les moules*), le questionné se décide à fournir quelques arguments :

— (F2) *Boh on le dit. Mais c'est SI FRAIS chez nous. Vous savez / quand même ça sort de l'eau pour ainsi dire. => Mais vous allez me dire / s'y a le virus / il y est / le microbe !*

L'argument de la fraîcheur est ancré dans la communauté locale (*chez nous*), concrétisé par un mouvement d'extraction immédiate (*ça sort de l'eau*), dont le commentaire métalinguistique suivant (*pour ainsi dire*) souligne la valeur métaphorique consciente. En réponse à une question sur le passé ostréicole glorieux de la commune, F2 établit une équation double (avec autocorrection et précision) entre deux toponymes et leurs économies aquatiques respectives (GM = les huîtres, A = la grande pêche), qui s'achève sur une reformulation synthétique (déictique *ici* pour GM, attribut unique *les huîtres*) de type « cohésion circulaire » (voir II.2.2. supra).

[?] *Ah en principe Gujan Mestras / c'était .. la pêche et les huîtres / surtout ARCACHON / pour ? .. la grande pêche à l'océan. Et ici c'était les huîtres.*

Après cette équation statique, le déclin temporel de l'ostréiculture pourra prendre la forme d'une métaphore de mouvement :

Mais maintenant / vous savez / y a plus beaucoup d'ostréiculteurs hé. => Ca s'en va.

Un mouvement aussitôt compensé par la trajectoire inverse des citoyens, bidimensionnelle (verticale et linéaire) :

Alors / y a pas mal de gens qui sont descendus de Bordeaux / puis qui viennent ici / et puis qui et puis qui .. enfin qui venaient ici / et puis qui se sont trouvés très bien / ils se sont fait bâtir et alors ils habitent la commune de Gujan-Mestras. (— Ah oui !) Elle s'est beaucoup agrandie ! (— Ah oui.) Voilà.

Après recadrage temporel (*viennent* > *venaient*), le discours s'achève sur le toponyme initial, GM, qui est confirmé dans son rôle d'hyperthème, et sur un prédicat à la fois dimensionnel et logique, qui tire la conclusion des mouvements antérieurs (*agrandie*).

IV.4.2. Discours et métaphore

Mis à part le fait que le type de spatialisation est majoritairement différent à l'oral et à l'écrit — dynamique vs. statique — il est intéressant d'observer que la nature des métaphores spatiales n'est pas identique. De façon générale, la variété des mouvements — fictifs ou factifs — contribue à la créativité bien connue de l'oral, ex.

[Quelle sorte d'expériences peuvent / d'après toi / briser une jeune personnalité ?]

— [ORAL] ... *Jollekkä se saattaa olla onneton RAKKAUS jossain / jossain iässä tai / tai / taikka tota noin HÄPEÄN tunne jossain tapauksessa. Joka tapauksessa se on / kokemus joka / EROTTAA selvästi / MINUUDEN muista minuuksista / ja mahdollisesti on kipeä kokemus / jollon mä puhun siinä mieleessä rikkimienemisestä että tää / ettei se / ettei se mene kevyesti tän läpi noin niinkun / vettä pitkin / vaan uimalla. Koska silloin se ei koe mitään itsestään.*

Pour telle personne ça peut être un AMOUR malheureux à un certain / à un certain âge ou bien / ou bien / ou plutôt enfin bon un sentiment de HONTE dans un certain cas. En tous cas c'est / une expérience qui / SÉPARE nettement / le Moi des autres mois / et en général c'est une expérience douloureuse / c'est pourquoi je parle de brisure dans le sens où il / enfin il ne va pas / il ne traverse pas tout ça avec légèreté disons comme / dans le sens du courant / mais en nageant. Parce que alors il ne fait pas l'expérience de lui-même.

Après un inventaire lexical (*listing*, voir Blanche-Benveniste & al., 1991, pp. 17-29 ; Fernandez, 1993) remarquablement statique (série d'inessifs, « dans quelque âge », « dans quelque cas »), un énoncé long se développe — à partir d'une locution (sans doute le produit d'une contamination phonique plus que d'une extension du raisonnement, « dans un certain cas » > « dans tous les cas ») — qui concrétise *a priori* l'idée de la *brisure* (« qui sépare le moi (gén.) des autres (élatif) mois (élatif) ») et s'achève sur l'image du nageur qui doit remonter à contre-courant. La version rédigée n'est pas tout à fait en reste : une leçon sera tirée « comme résultat » de cette expérience, une fois « les morceaux recollés », mais l'accumulation des formes passives contribue à statifier le processus décrit.

— [ECRIT] *Se saattaa olla jokin tila tai tilanne ympäröivässä yhteisössä (perheessä, koulussa jne). Nuori ihminen menee rikki silloin, kun tällainen kokemus on kipeä. Kun sitten kokemus on jäsenelty, palaset koottu, on tuloksena lujempi kokonaisuus kuin oli ollut se, mikä oli rikkoutunut.*

.... Ça peut être un état ou une situation dans l'entourage immédiat (dans la famille, dans l'école, etc.). Un être jeune se brise quand une expérience de ce type est douloureuse. Quand l'expérience est ensuite surmontée, les morceaux

recollés (comme) le résultat est un ensemble plus solide que celui qui avait été brisé.

Un autre exemple de finnois laisse transparaître les réticences de la langue normée vis-à-vis des métaphores vives de l'oral.

[C'est important pour toi / de te réaliser / d'utiliser au maximum ton potentiel créatif lorsque tu écris ?]

— [ORAL] *No se on se koko / koko prosessin / sehän liittyy koko prosessiin. Sehän on / ihmisestä / ihmises pitää / koettaa saada itsestään niin paljon / IRTI / kuin mahdollista. Onhan se vähän semmosta ristille menoa.*

Eh bien c'est tout le / tout le processus / ça fait partie bien sûr de tout le processus. C'est bien sûr / à partir de l'être / l'être doit / s'efforcer de tirer de lui-même autant / HORS DE lui-même / que possible. C'est bien sûr un peu une sorte de chemin de croix.

Une première comparaison, différée par des procédés atténuateur (*un peu*) et dilatoire (*une sorte de*) est avancée, plus dynamique en finnois qu'en français (« vers la croix (allatif) - marche »). Puis une alternative plus audacieuse est proposée, empruntée à l'actualité sportive (les Jeux Olympiques, dans lesquels les Finlandais s'illustrent régulièrement au sprint) :

Taikka semmosen kymmenen tuhannen metrin juoksun viimeisen / viimeisessä spurtissa joka alkaa kyllä olla jo aivan mahdotonta urheilua (...).

Ou plutôt une sorte de une course des dix-mille mètres dans sa dernière / dans son sprint final [ce] qui il est vrai est déjà un sport à la limite du possible.

Cette audace sera écartée de la version rédigée :

— [ECRIT] *Ihmisen pitää koettaa saada itsestään irti niin paljon kuin mahdollista. Onhan se vähän semmoista ristille menoa. Kaikki suoritukset edellyttävät erilaisten voimavarojen käyttämistä mahdollisimman tarkoin*

L'être humain doit s'efforcer de tirer de lui-même autant qu'il peut. C'est bien sûr un peu comme un chemin de croix. Toutes les réalisations supposent l'utilisation de différentes ressources avec une rigueur maximale.

La métaphore stéréotypée du « chemin de croix » se maintient, mais l'effort exigé par le sprint final est remplacé par une déclaration moralisatrice sous la forme de nominalisations abstraites (« réalisations », « utilisation ») reliées par un prédicat verbal d'ordre logique (« supposer ») ... aux antipodes de l'image parlante du sportif en sueur.

Pour ce qui est du français, la métaphore du voyage qui tend à naturaliser la structuration du texte est souvent évoquée²⁶. On peut se demander néanmoins si cette fonction n'est pas globalement plus vraie du texte écrit que du discours oral. La lecture juxtaposée des deux versions d'un débat scientifique — enregistré puis publié²⁷ — semblerait confirmer ce point de vue. Dans la version impromptue, un intervenant fait bien allusion à son *départ* dans la carrière philosophique, un autre aux idées qui ont été *avancées*, mais dans la version rédigée la structuration spatiale est nettement plus systématique. : « l'histoire personnelle » devient un *itinéraire personnel* ; le raisonnement résulte de ce que l'orateur *en est venu à considérer*, le modérateur suggère de *revenir* sur la première thèse évoquée, puis rappelle le *point de départ de notre réflexion*. Ce qui est inconsciemment gommé, en somme, dans la version abrégée, ce sont les méandres des processus cognitifs qui, sans toujours aboutir à des formulations contradictoires, sont, une fois verbalisés sans autocensure, acceptables en situation par l'oreille d'autrui (et ce qu'en retient son esprit), mais, transposés sur le papier, totalement insupportables pour l'oeil (et l'esprit) des alphabètes décontextualisés (voire momentanément désincarnés) que nous sommes.

V. COGNITION ET/OU CONSTRUCTION

V.1. Processus cognitifs et déroulement de la pensée

Nous affirmerons en conclusion que, aussi démunis que soit encore le linguiste (et sans doute avec lui beaucoup d'autres) aujourd'hui pour juger en connaissance de cause des processus cognitifs proprement dits, il dispose d'un instrument unique de repérage des processus qui sous-tendent le langage : l'analyse de la parole impromptue. Toutes les étapes en effet du sens qui se construit sont présentes dans l'énonciation *in situ*, si l'on excepte les orateurs à effets de manches (politiciens en campagne ...) et les praticiens invétérés de la langue de bois. Par analogie avec les brouillons des textes écrits (cf. Lebrave, 1983), certaines constructions tel le bafouillage dit « bribe en amorce » (répétition en début de syntagme) apparaissent comme les caractéristiques de base de toute énonciation en cours d'élaboration, à l'écrit comme à l'oral. Une tendance nette, repérable

²⁶ Pour une étude spécifique, voir Mondada, 1994, chap. Le parcours comme mode d'organisation spatio-textuel, pp. 373-407.

²⁷ *Quelle(s) langue(s) pour promouvoir la communication scientifique interculturelle ?*, Table ronde franco-nordique, Université Paris VII, 16.III.1983, texte «quelque peu abrégé», édité dans le N° 2-1985 de la *Revue DISCOSS*.

dans l'énonciation impromptue, est celle au dynamisme conceptuel formulé par L. Talmy en ces termes :

«Given this framework, it can be observed that, in language, fictive motion occurs preponderantly more than fictive stationariness. That is linguistic expressions that manifest fictive motion far outnumber ones that manifest fictive stationariness. In other words, linguistic expression exhibits a strong bias towards conceptual dynamism as against staticism. » (1995b, p. 38)

Ce dynamisme se vérifie notamment dans une langue comme le finnois, dans laquelle une même production langagière, formulée d'abord à l'oral puis rédigée, tend à avoir recours à deux fois plus de cas dynamiques (afférents et/ou efférents) à l'oral qu'à l'écrit (cf. Ex. IV.3. et IV.4.). Toutefois, la dynamique spatiale de l'oral n'est pas le fait des seuls déictiques et relateurs ; elle est accrue par l'extrême tolérance de la parole non normée pour divers phénomènes. On mentionnera

— l'expression récurrente de la multimodalité de la perception, ex. (version orale de la Table ronde introduite en IV.4.2)

Eh bien / il est évident que / en médecine / le point de vue qui peut s'exprimer / sur les priorités de la recherche / VUES D'EUROPE / ou VUES D'AFRIQUE / ne peut ABSOLUMENT PAS coïncider aux priorités de la recherche / telles qu'elles v .. telles qu'elles sont vues d'Amérique,

dans lequel la multiplication des angles de vision, soulignée par une stratégie de cohésion circulaire (*VUES D'EUROPE <-----> vues d'Amérique*), crée l'illusion d'un déplacement éclair de la pensée d'un continent à l'autre — lequel n'a pas d'équivalent perceptuel dans l'énumération statique de l'écrit :

Il est évident que les priorités de la recherche ne vont pas automatiquement coïncider selon qu'elles sont vues d'Europe, d'Afrique, d'Amérique etc.

— ou encore la référence explicite au processus d'énonciation

Et justement / j'ai PAS VOULU traduire « planification ». Pourquoi ? Parce que la planification ça veut dire toutes sortes de choses. TRES DIFFERENTES si on dit planification à Washington ou si on le dit à Moscou.

que la version écrite aplatit en une simple localisation du « sens » :

J'ai préféré éviter le terme de « planification », très prisé des linguistes anglophones, mais qui n'a pas le même sens à Washington et à Moscou.

Les modes différents d'intégration du message à l'écrit et à l'oral contribuent d'autant plus à produire cet effet de dynamisme supérieur à l'oral que la répétition et l'accumulation des syntagmes peuvent directement compenser le statisme individuel des constituants ; ex. :

[Le statut des langues] Il faut examiner ce statut. Et ce statut / il est évolutif. Il est évolutif DANS LE TEMPS. Et il est évolutif DANS LES DOMAINES DE COMMUNICATION. Donc / le statut du suédois / en commerce / ... en biologie / en .. en électrochimie etc. / le statut du français comparé dans ces différents domaines / le statut du français dans l'Europe du Sud / le statut du suédois dans l'Europe du Sud / le statut du français dans l'Europe du Nord / le statut du danois dans l'Europe du .. du Nord⁺ / chaque fois on aura des différences.

Après l'expression disjointe des coordonnées spatio-temporelles (DANS LE TEMPS / DANS LES DOMAINES), l'inventaire se déroule dans un ordre apparemment peu planifié avec combinaison exhaustive des éléments des différents paradigmes (langues / domaines / régions), le tout intégré dans un long bloc thématique par une intonation cumulative (+), avant la chute rhématique finale qui transpose dans le temps (*chaque fois*) la conclusion que l'on attendait sous une forme localisante (*dans chaque cas*). L'écrit se limitera à deux exemples de cette combinaison tripartite :

le statut du suédois dans le monde en commerce, en biologie ; le statut du français dans l' Europe du Nord en électrochimie, etc.

V.2. Processus cognitifs et évolution des langues

Le dynamisme conceptuel peut aussi être corrélé à l'évolution des langues dans le temps : certains des travaux actuels sur la grammaticalisation méritent d'être étendus à des langues peu connues, parmi lesquelles les langues finno-ougriennes offrent des ressources encore largement inexploitées. Des études récentes qui suggèrent que l'élaboration de catégories grammaticales est le résultat d'une interaction entre opérations cognitives et pragmatiques, laquelle donne lieu à l'émergence de structures linguistiques continues dénommées chaînes de grammaticalisation, nous retiendrons l'exemple des deux chaînes aisément repérables dans les langues balto-finnoises et sames déjà mentionnées :

1) localisation concrète > possession / phrase existentielle

2) démonstratif > pronom personnel > article défini. (B. Heine, 1992)

À cette deuxième chaîne, on peut ajouter une variante, pour laquelle l'évolution aboutit, non à un article défini, mais à une Particule Énonciative nucléaire — ce qui est le cas aussi bien de la particule thématique du same *dat* (homophone du déictique et du pronom de 3^e personne) que de la particule finnoise de connaissance partagée *-han/-hän* (homophone, avec harmonie vocalique, du pronom de 3^e personne *hän*). Il n'est pas inintéressant de noter que d'autres particules, périphériques, sont aussi la forme figée d'un déictique spatial (Fin. *tuota*, partitif de *tuo*, exophorique d'éloignement, voir aussi le *là* du français).

Le constructivisme, dont certaines des positions se rapprochent d'ailleurs de celles des théories énonciatives²⁸, est à nos yeux, on l'aura compris, le cadre le plus adéquat pour une approche cognitive de la morphogenèse du sens (et des langues). Les liens qui unissent la cognition humaine et la parole impromptue sont décidément très étroits, et l'espace des langues, extrêmement variable au regard du système, offre une grille de lecture des stratégies de thématization accessible à quiconque veut bien s'intéresser aux processus mis en œuvre. Leonard Talmy, après avoir comparé vision et conception qu'il réunit sous [le terme et] la notion unique de « ception » et constaté que

«Comparably, in the cognitive system of reasoning, one usually progresses through a proof step by step rather than seeing the full complement of logical relationship all at once», (1995b, p. 41)

²⁸ Rappelons que pour le constructivisme, le sens, infiniment varié, résulte d'un processus de construction où sujet et objet sont distincts mais inséparables et qu'il est toujours contextuellement spécifique (cf. J. Stewart, 1993a, 1993b ; G. Vignaux, 1985, 1988 ; L. Mondada, 1994, pp. 195-198).

rappelle que ce dynamisme cognitif est en fait perçu comme normal puisqu'un individu qui « çoit » soudain tous les composants d'un domaine conceptuel est dit avoir eu « *an 'aha' experience* » ! Gageons que tels des travaux linguistiques qui prétendent aujourd'hui régler par des manipulations symboliques et des modélisations informatiques à tous crins les relations entre langage et cognition feront figure un jour, faute d'avoir pris en compte le témoignage des langues orales naturelles, d'expériences de ce type.

M.M.Jocelyne FERNANDEZ-VEST
C.N.R.S. et E.P.H.E.
Paris

Bibliographie

- Baddeley A. (1993) *La mémoire humaine. Théorie et pratique*. Presses Universitaires de Grenoble, Sciences et technologies de la connaissance.
- Berthoud A.C. & Mondada L. (1991) Stratégies et marques d'introduction et de réintroduction d'un objet dans la conversation. *Bulletin CILA*, 54, pp. 159-179.
- Berthoud A.C. & Mondada L. (1993) *Traitement du topic : aspects théoriques et acquisitionnels*. In *Approches linguistiques de l'interaction. Contributions aux 4e Rencontres Régionales de Linguistique*, Bâle, 15-16.IX.1992. *Bulletin CILA*, 57, pp. 125-135.
- Berthoud A.C. & Mondada L. (à paraître) *Gestion du topic et marques énonciatives dans des discours visant la construction d'une connaissance*. In *Actes du Colloque international Parcours linguistiques de discours spécialisés*. Paris, Sorbonne Nouvelle, 23-25.IX.1992.
- Blanche-Benveniste C. & al. (1991) *Le français parlé. Études grammaticales*. Paris, Ed. du C.N.R.S., coll. Sciences du langage.
- Bühler K. (1983) *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Stuttgart, Fischer. 2nd ed., 1965.
- Culioli, A. (1985) *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, vol. 1. Gap, Ophrys.
- Danziger E. (1994) *Out of sight, out of mind : Person, perception and function in Mopan Maya spatial deixis*. In J.B. Haviland and S.C. Levinson (eds.) *Spatial conceptualization in Mopan Language, Linguistics, Special Issue*, 32, pp. 885-907.
- Desclés J.P. (1990) *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*. Paris, Hermès.

- Desclés J.P. (1993) Langage, perception et action. *Motivation et iconicité. Faits de langues*, 1, pp. 123-128.
- Fauconnier, G. (1984) *Espaces mentaux : aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris, Minuit.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1982) *Le finnois parlé par les Sames bilingues d'Utsjoki-Ohcejohka (Laponie finlandaise) - Structures contrastives, syntaxiques, discursives*. Paris, SELAF, L'Europe de Tradition Orale, 1. 343 p.

- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1985) Verbo-nominalisations et scripturation d'une énonciation à tradition orale : les semi-propositions du same comparées à celles du finnois. In N. Tersis-Surugue (éd.) *Actes de la Table ronde sur « L'opposition verbo-nominale dans diverses langues du monde (LACITO, Ivry, octobre 1983) »*, *Modèles linguistiques*, 1984, VI (I), pp. 181-192.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1987) *La Finlande trilingue, 1 - Le discours des Sames - Oralité, contrastes, énonciation*. Paris, Didier Erudition. 990 p.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1988) L'analyse contrastive du discours — bilan et devenir d'une approche pluridimensionnelle. In D. François-Geiger (éd.) *La linguistique transphrastique ; Modèles linguistiques*, 1988, X (II), pp. 111-122.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1991) Déixis, anaphore, thématization dialogique. In M.A. MOREL et L. DANON-BOILEAU (éds.), *La deixis — Colloque en Sorbonne, 8-9 juin 1990*, pp. 543-550. Paris, PUF, coll. Linguistique nouvelle.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1992) Particles as fundamentals of discourse structuring. In A.Ch. Lindeberg & N.E. Enkvist & K. Wikberg (eds.), *Nordic Research on Text and Discourse — NORDTEXT Symposium 1990*, pp. 45-60. Åbo, Åbo Akademi Förlag - Åbo Academy Press.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1993) Cognition spatiale, oralité, passage à l'écriture — l'exemple du same (Laponie). In *Actes du Colloque Interdisciplinaire du Comité National de la Recherche Scientifique « Images et langages : Multimodalité et Modélisation cognitive »*, pp. 161-172. Paris, C.N.R.S., 1-2. IV.1993.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1994a) *Les Particules Énonciatives dans la construction du discours*, Paris, PUF, coll. Linguistique nouvelle. 288 p.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1994b) Particules Énonciatives et compétence dialogique : pour construire l'interlangue. In J. Schön (éd.), *Actes du Colloque « Le dialogue en question / Questioning dialogue »* (Toulouse-Lagrassat, 5-8 octobre 1993), *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage*, 10, pp. 409-420.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1994c) « Spatial cognition and the organization of discourse — evidence from the Sami language (Lapland) », *SUNY Buffalo, Working Papers from the First International Summer Institute in Cognitive Science, Multidisciplinary Foundations of Cognitive Science*, 11 p.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1995a) Du médiatif finno-ougrien : mode oblique en estonien, particules en same et en finnois. In Z. Guentcheva (éd.), *Actes du Colloque « La catégorie grammaticale du médiatif à travers les langues »*, Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, 27-28 janvier 1994, Paris, *L'information grammaticale*, 14 p. sous presse.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1995b)(with Jim MILLER), *The diamesic dimension : spoken and written language*. In *ESF Programme in Language Typology*,

- vol. 1, *Pragmatic Organisation of Discourse* (Giuliano BERNINI ed.), 32 p. Berlin, Mouton de Gruyter - European Science Foundation.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1995c) (with Machtelt BOLKENSTEIN & Yaron MATRAS), *Deixis and anaphora*. In *ESF Programme in Language Typology, vol. 1, Pragmatic Organization of Discourse* (Giuliano BERNINI ed.), 38 p. Berlin, Mouton de Gruyter - European Science Foundation.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (1995d) Rhétorique du quotidien : construire le sens dans le discours de terrain. In Actes de la Journée d'étude « Hommage Denise François-Geiger », Université Paris V, Sorbonne, 5 février 1994, 18 p.
- Fernandez(-Vest) M.M.J. (éd.) (1984) *Le joik sans frontières, Chants et poésies du Pays des Sames*, Paris, SELAF-ORSTOM, coll. Tradition orale, 12, disque, cassette et livret.
- Fillmore C.J. (1983), How do you know whether you're coming or going. In G. Rauh (ed.), *Essays on Deixis*, pp. 219-227. Tübingen, Gunter Narr.
- Givon T. (1987) Beyond foreground and background. In R.S. Tomlin (ed.), *Coherence and Grounding in Discourse*, pp. 175-188. Amsterdam, Benjamins.
- Goody J. (1977) *The Domestication of the Savage Mind*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Haavikko R. (éd.) (1976) *Kirjailijat puhuvat - Tulenkantajat*. Helsinki, SKS.
- Hagège C. 1978, Du thème au thème en passant par le sujet : pour une théorie cyclique, *La linguistique*, 14/2, pp. 3-38.
- Hagège C. (1980) « Three viewpoints on the organization of linguistic utterances », *The Sixth LACUS FORUM 1979*, W. C. Mc Cormack & H.J. Izzo eds., pp. 68-77. Columbia, S.C., Hornbeam Press.
- Hagège C. (1981) *Critical Reflections on Generative Grammar*, Lake Bluff (Ill.), Jupiter Press, coll. Edward Sapir Monographs Series in Language, Culture and Cognition, 10.
- Hagège C. (1982) *La structure des langues*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », n° 2006.
- Hagège C. (1986) *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, coll. Folio Essais, (2e éd., 1985 ; trad. angl. *The Dialogic Species : A linguistic contribution to the social sciences*, transl. by Sharon L. Shelby, New York, Columbia University Press, 1990).
- Hagège C. (1989) La morphogénèse linguistique comme activité humaine de construction, *Annuaire du Collège de France 1988-1989*, pp. 657-683. Paris, Collège de France.
- Hagège C. (1993) *The Language Builder. An Essay on the Human Signature in Linguistic Morphogenesis*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, coll. Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, ser. IV, Current Issues in Linguistic Theory, vol. 94.

- Hagège C. (1994a) *La linguistique comme science de l'homme, ou l'enjeu des controverses*. Colloque *Terrain et théorie en linguistique*. Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche. Paris 26-28.IX.1994.
- Hagège C. (1994b) Sciences cognitives, sciences du langage et conscience du locuteur - auditeur comme constructeur de langues, *Annuaire du Collège de France 1993-1994 — Résumé des cours et travaux*, pp. 871-879. Paris, Collège de France.
- Haviland J.B. & Levinson S.C. (eds.) (1994) *Spatial Conceptualization in Mayan Languages*, *Linguistics*, 32, Special Issue.
- Heine B. (1992) Grammaticalization chains, *Studies in language*, 16, 2, pp. 335-368.
- Heine B. (1994a) Grammaticalization as an Explanatory Parameter, *Current Issues in Linguistic Theory*, 109 («Perspectives on Grammaticalization»), pp. 255-287.
- Heine B. (1994b) «Areal Influence on Grammaticalization», in M. Pütz (ed.) *Language Contact and Language Conflict*, pp. 55-68. Amsterdam, John Benjamins.
- Heine B., Claudi U., Hünnemeyer F. (1991) *Grammaticalization : A conceptual framework?* Chicago, The University of Chicago Press.
- Herskovits A. (1986) *Language and Spatial Cognition*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Jackendoff R.S. (1983) *Semantics and Cognition*. Cambridge, Massachusetts.
- Jackendoff R.S. (1987) *Consciousness and Computational Mind*. Cambridge, Massachusetts.
- Klein W. (1993), *L'expression de la spatialité dans le langage humain*. In *Actes du Colloque Interdisciplinaire du Comité National de la Recherche Scientifique « Images et langages : Multimodalité et Modélisation cognitive »*, pp. 73-86. Paris, C.N.R.S., 1-2.IV.1993.
- Klein W. (1990) Ueberall und nirgendwo. Subjektive und objektive Momente in der Raumreferenz. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 78, pp. 9-42.
- Klein W., Jarvella R.J. (eds.) (1982) *Speech, Place and Action*. New York, Wiley and Son.
- Langacker R.W. (1987) *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. 1 : Theoretical Prerequisites*. Stanford, Calif., Stanford University Press.
- Langacker R.W. (1990) *Concept, Image, and Symbol : The Cognitive Basis of Grammar*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- Lebrave J.L. (1983) Lecture et analyse des brouillons, *Langages*, 69 («Manuscrits, Écriture. Production linguistique»), pp. 11-24.
- Leino P. & al. (1990) *Suomen kielen paikallissijat konseptualisessa semantiikassa*. Helsinki, Helsingin yliopiston suomen kielen laitos, Kieli, 5.
- Levinson S. (1992) Primer for the field investigation of spatial description and conception. *Pragmatics*, 2/1, pp. 5-47.

- Li C.N. & Thompson S.A. (1976) Subject and topic : a new typology of language. In C.N. Li (ed.), *Subject and Topic*, pp. 457-490. New York, Academic Press.
- Linell P. (1982) *The Written Language Bias in Linguistics*. The University of Linköping, Department of Communication Studies, coll. SIC, 2.
- Mondada L. (1989) *L'espace pris au piège*. In B. Hauck (éd.), *L'Espace*, pp. 143-157. Lausanne, Payot .
- Mondada L. (1994) *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Thèse de Doctorat, Université de Lausanne, janvier 1994, 671 p.
- Mondada L. (1995) « How space structures discourses », *Language and Space*, LAUD Symposium, Duisburg, march 1993, 17 p. sous presse.
- Mondada L. & Söderström O. (1993) Du texte à l'interprétation. *Espaces et Cultures*, 8.
- Motivation et iconicité. Faits de langues*, 1993, 1.
- Ong W.J. (1985) *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. New York, Methuen, 2nd ed. (1982).
- Östman J.O. (1990) *Particles and prosody. On the language internal interactions of prosody and pragmatic particles*. In J. Verschueren (ed.), *Levels of Linguistic Adaptation*, pp. 5-35. Amsterdam, John Benjamins.
- Petitot J. (1991) Syntaxe topologique et grammaire cognitive, *Langages*, 3, pp. 97-128.
- Rastier F. (1987) *Sémantique interprétative*. Paris, PUF.
- Rastier F. (1989), *Sens et textualité*, Paris, PUF.
- Rastier F. (1991) *Sémantique et recherches cognitives*. Paris, PUF.
- Sasse H.J. (1987) The Thetic/Categorical Distinction Revisited. *Linguistics*, 25, pp. 511-580.
- Schubiger M. (1965) English intonation and German modal particles. A comparative study. *Phonetica*, 12, pp. 65-84.
- Schubiger M. (1980) English intonation and German modal particles II : A comparative study. In L.R. Waugh & J. Van Schooneveld (eds.), *The Melody of Language*, pp. 279-298. Baltimore, University Park Press.
- Siro P. (1977) *Sijakielioppi*. 2e éd. (1975). Helsinki. Gaudeamus.
- Sivers F. de (éd.) (1978) *Structuration de l'espace dans les langues de la Baltique orientale*, Paris, SELAF, Lacito-documents, Eurasie, 1.
- Stewart, J. (1993a) La construction du sens. In Ecole d'Eté de l'ARC - PRC CHM *Communication et multimodalité dans les systèmes naturels et artificiels*, pp. 173-188.
- Stewart, J. (1993b) Questions de terminologie. In Ecole d'Eté de l'ARC - PRC CHM *Communication et multimodalité dans les systèmes naturels et artificiels*, pp. 1-19.
- Street B. (1984) *Literacy in Theory and Practice*. Cambridge, Cambridge University Press.

- Stutterheim C. von (1990) Einige Probleme bei der Beschreibung von Lokalisationen. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 78, pp. 98-116.
- Talmy L. (1983) *How language structures space*. In H. Pick & L. Acredolo (eds.), *Spatial Orientation / Theory, Research, and Applications*, pp. 225-282. New York, Plenum Press.
- Talmy L. (1988) *The relation of grammar to cognition*. In B. Rudzka-Ostyn (ed.), *Topics in Cognitive Linguistics*, pp. 165-205. Amsterdam, John Benjamins.
- Talmy L. (1995a) The Cognitive Culture System, *The Monist*, 78, 1, pp. 23-48.
- Talmy L. (1995b) Fictive Motion in Language and « Ception ». In P. Bloom, M. Peterson, L. Nadel, M. Garrett (eds.), *Language and Space*, MIT Press, 52 p. sous presse.
- Thom R. (1974) *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, 10/18.
- Valkeapää N.A. (1985) *Ruoktu väimmus*. Munkedal, DAT. (Trad. française, *Migrante est ma demeure*, Paris, UNESCO, à paraître).
- Vandeloise C. (1986) *L'espace en français*. Paris, Seuil.
- Vandeloise C. (éd.) (1987) *L'expression du mouvement*. *Langue française*, 76.
- Vignaux G. (1985) À propos d'argumentation : opérations cognitives et opérations langagières. *Revue Internationale de Philosophie*, 39, n° 4, pp. 322-332.
- Vignaux G. (1988) *Le discours acteur du monde. Énonciation, argumentation et cognition*. Paris-Gap, Ophrys.
- Wunderlich D. (1981) Sprache und Raum. *Studium Linguistik*, 12, pp. 1-19.